

Université Angevine du Temps Libre

CONTACT



Hors série octobre 2021

Florilège

**Mémoires
de confinement**

**Ateliers d'écriture
de l'UATL**

Editorial

On va découvrir dans ce recueil les productions littéraires de tous ceux qui ont proposé à l'UATL et aux adhérents leurs textes au cours de la curieuse période des deux dernières années où la lutte contre la diffusion de l'épidémie de Covid a pris le dessus sur les relations sociales.

L'isolement qui nous a été imposé a pris plusieurs formes. La plus évidemment traumatisante a été le confinement à la maison mais la limitation des activités auquel nous avons été contraints a provoqué une rupture dans nos modes de vie et dans notre quotidien dans un environnement de crainte d'un péril mortel montré chaque jour dans les médias.

L'UATL est le berceau de plusieurs ateliers d'écriture dont les participants exercent régulièrement leurs qualités littéraires. Un article de Sciences humaines* sur l'art-thérapie cite une auteure d'une étude sur les Ateliers d'écriture thérapeutique « l'écriture va permettre de trouver du sens au non-sens et de tisser la fracture spatio-temporelle du trauma ».

Comment nos auteurs ont-ils réagi face à ce traumatisme sociétal ? Merci au comité de rédaction d'avoir proposé le recueil des productions de cette difficile période.

Éric HENRY, président de l'UATL

** Revue Science-humaines Août-Septembre 2021 ; Marc Olano cite Nayla Chidiac auteure de « Ateliers d'écriture thérapeutique »*



Les publications de l'UATL ne pouvaient être insensibles au vécu des "écrits" d'adhérents durant ces deux années 2020 et 2021 soit en tant que personne individuelle ou en travail d'atelier poursuivi par chacun de son lieu d'habitation.

Les Mini-Contacts ont égrené des textes de semaine en semaine. L'idée d'un regroupement a débuté avec le numéro 18 du 15 juin 2020, "Demain, retrouvons nos écrits". Celle d'un "CONTACT" hors-série, a eu le soutien de la direction de l'UATL que nous remercions.

Un grand merci à Jocelyne RENOUE et Catherine de PARCEVAUX pour les sélections de textes et le fil conducteur de cet ouvrage ainsi que pour la recherche d'illustrations. Merci à Gilles DUBILLOT pour ses belles photos. Merci à Jocelyne et Alain DENIS pour la mise en page.

Merci à tous les animateurs d'ateliers d'écriture qui nous ont envoyés des textes.

CONTACT, après deux numéros en numérique est reparti en impression. Puisse ce Florilège, donner à chacun l'envie de participer et d'écrire pour le journal.

Joël PAPIN, responsable de la rédaction du journal Contact

Sommaire

Chapitre 1 : Vécus de la Pandémie



Trois générations : Martine Quéchon, atelier 2050, Joël Papin
Michel Lollier, atelier 2065

Colère : Philippe Michotte, animateur atelier 2065
Philippe Cotteverte, atelier 2050

Zénitude : Jean-Baptiste de la Bretèque, atelier 2100
Lulu Bossé, atelier 2060

Humour : Catherine Alix, atelier 2060
Liliane Chaillou, atelier 2100
Christophe Navellou, atelier 2100

Chapitre 2 : Tragique



Françoise Cann, atelier 2050
Jeannette Le Gars
Jean-Paul Picot, atelier 2060
Monique Germain-Rossard, atelier 2060

Chapitre 3 : Écrire



Prendre la plume : Bernadette Humeau, atelier 2100
Jean Dominique de Joannis, atelier 2050
Jocelyne Renou, animatrice atelier 2060

Messages : Colette Chauveau
Antoine Rosset, atelier 2060

Se souvenir : Pierre Boudrand, atelier 2060
Marie Hélène Morel, atelier 2300

Chapitre 4 : Déserts



Quelque part en ville : Gislain Dufour, atelier 2060
Mado Frikache, atelier 2060
Jeannette Le Gars, atelier 2060

En Anjou : Marc Lemieux, atelier 2050
Monique Leroux-Serres

Chapitre 5 : Espoir



Annick Dandeville, animatrice atelier 2050
Françoise Jaunay, atelier 2050
Marcel Garreau
Marie Anne Dutin
Joël Papin

Chapitre 1

Vécus de la Pandémie



Photo : Gilles Dubillot

Vécus de la Pandémie

Trois générations

Hors-cadre

La peur sèche ma bouche et rend mes jambes molles
Une goutte de sueur glisse au long de mon dos
J'ai dix ans de nouveau, c'est le temps de l'école.

L'austère règlement est un bien lourd fardeau
Quand on voudrait voler avec les hirondelles,
Et qu'on rêve la vie à travers les barreaux.

Chaque jour un peu plus on me rogne les ailes
Qu'ai-je fait cette fois ou bien n'ai-je pas fait ?
Malgré tous mes efforts on me juge rebelle.

Est-ce ce que je suis qui leur fait cet effet ?
Est-ce ce que je suis ou bien ce que je pense ?
Rien à me reprocher pourtant, aucun méfait.

Juste un pas de côté, sans désir de nuisance,
Sans mauvaise intention me voici hors des clous.
Un regard courroucé et je perds contenance.

Voyez, Monsieur l'agent, j'ai le cœur dans les choux
J'ai mon attestation, juré, je me confine,
Et si j'ai transgressé ce n'est pas de beaucoup.

Ne me punissez pas pour un brin de glycine,
Voyez mes cheveux blancs, mon regard roudoudou,
Laissez aller en paix une vieille gamine.

Martine Quéchon, atelier 2050

Vécus de la Pandémie

Le couvre-feu

Mina, que fais-tu à cette heure dehors ?
Maman, mamie m'a dit, que le vent était tombé,
Je le ramasse car
J'aime bien le vent dans les arbres,
Les branches jouent avec le soleil
Les ombres font des dessins sur la rue,
Maman, il n'est pas tard
Je peux rester dehors !
Mina c'est l'heure du couvre-feu.
Maman, le feu, ce sont les pompiers
Qui le couvrent de mousse ou d'eau,
Tu n'as qu'à mettre une couverture dessus
Car je désire encore jouer dehors,
Mes rollers dansent sur le goudron
Je désire encore jouer dehors,
Dehors, avec les ombres, dehors avec les branches,
dehors avec les minuscules feuilles du printemps naissant
Dehors, avec le vent dans mes cheveux.
Le couvre-feu m'embête,
Il empêche mon grand désir...
Mais maman,.. je vais t'obéir.



Joël Papin

Vécus de la Pandémie

Ces jeunes-là

Ce sont deux ados boutonneux comme tous les ados mais ils sont à tes yeux les plus beaux. Certes, tu as dû batailler ferme pour les arracher à leur satané smartphone et les entraîner dans ta balade hygiénique. Maintenant, tu savoures avidement ce moment de proximité complice avec tes deux petits-fils. À 17 et 16 ans, signe du réchauffement climatique, ils ont poussé plus que de saison et te dépassent déjà de quelques centimètres. Admiratif, tu jauges leur vitalité rayonnante. Te voici reporté loin en arrière, assailli d'un souffle de nostalgie. Tu saisis mieux l'insinuation de ta mère. Aux visiteurs qui affectaient de s'extasier devant l'essor de sa progéniture, elle rétorquait : *oui, mais ces jeunes-là nous poussent*.

Même si tu n'es pas encore disposé à passer le relais, tu pressens que tu tiens-là ta relève. Oui, ces deux gaillards augurent un bel avenir. Vraiment, cette balade en pleine nature, quelle régénérescence !

Régénérescence pour toi, peut-être, mais eux, toujours l'œil à leur smartphone auquel tu croyais pourtant les avoir soustraits, ne prennent guère part à la conversation où tu t'acharnes à les amener. Ton obsession du moment: la crise sanitaire; le virus dernier-né qui, fors la minidose quotidienne d'oxygène, contraint tout le monde au confinement et au port du masque. Toi, tu le portes, le masque. Mal ajusté, mais ça, c'est eux qui le disent. Eux s'en tapent. Ça aussi, c'est eux qui le disent. Franchement, quel égoïsme ! Le masque, ce n'est pas une protection pour soi, mais pour les autres. Question d'altruisme. D'ailleurs, c'est bien dans cet esprit que tu te l'imposes car, sincèrement, qu'ils n'aillent pas s'imaginer que c'est pour préserver ton maigre reliquat de capital-vie !

Oh, oh ! Sois honnête ! Comment te comportais-tu à leur âge, lorsqu'a surgi l'autre fléau ? Tu sortais toujours couvert ? Tu as bien su tenir sous le boisseau cette séquence de ta vie. Quant à ta leçon d'altruisme... si tu as tant insisté pour diriger cette promenade vers les anciennes carrières c'est bien plutôt parce que tu sais d'expérience ne pas courir grand risque de t'y faire bombarder de gouttelettes par des pékins joggeurs essoufflés au muflé effrontément découvert.

Oh, mais ! Que font-ils ? Mais, ce qu'a dit ta mère, rien d'autre.

Michel Lollier, atelier 2065

Vécus de la Pandémie

Colère

Le printemps des masques

Ou le déconfiné déconfit

Quand on a eu l'autorisation de sortir, je suis allé sur la place du village chercher ma voiture qui n'avait pas bougé depuis 2 mois. Il y avait des draperies d'araignées en formation sous les rétroviseurs et plein de bourgeons de printemps coincés sous les essuie-glaces. Je me suis dit qu'il n'y avait pas besoin de se servir des choses pour que l'entropie fasse son oeuvre en toute discrétion : c'est dans doute ce que l'on appelle le destin, c'est à dire cette vocation à la mort que nous tentons vainement de conjurer par nos ridicules petites entreprises.

Comme je n'avais pratiquement rien dépensé pendant le Grand Confinement, j'ai eu envie de revoir la ville et ses commerces : existait-elle encore, ou n'était-elle qu'endormie, attendant le retour des chalands avides de ces superfluités qu'elle procure? Donc je me suis garé dans mon parking habituel, au Ralliement, et suis sorti des entrailles de la terre, un peu étourdi, comme une bête sauvage de retour d'un long hivernage.

Dehors, il y avait des passants masqués, avançant avec méfiance, comme ankylosés par l'ensauvagement forcé. Il y avait toutes sortes de masques: des à structure horizontale, plissés sous le nez, faisant penser aux fichus pliés transparents des dames permanentées de mon enfance, des à structure verticale, en bec de canard comme les bassinets des chevaliers du Moyen-Âge. Des ni faits ni à faire, des cousus par des mains expertes qui avaient ressorti leur Singer, avec des tissus de famille exhumés des coffres, suivant un patron déniché sur un site de "Do it Yourself"; des jetables made in China pour gens pressés, gagnés de haute lutte dans les grandes surfaces, des chirurgicaux sentant les urgences, des fantaisistes dont les motifs tendance préfiguraient l'accessoire indispensable d'une forme émergente de civilité, peut-être même de civilisation; de ce qui existe déjà en extrême orient, du fait des deux roues innombrables, de la densité urbaine effroyable, et de son corollaire: la pollution atmosphérique. La Chine... encore et toujours: horizon indépassable de notre époque. Quelque chose qui évoquerait la fin de notre société des individus, à cause de la loi des grands nombres, de la promiscuité et des pestilences qui vont avec.

Pendant des semaines, on nous avait dit que le masque, cet accessoire si contraire à nos mœurs républicaines, ne servait à rien pour contrer le virus. C'était tout juste s'il n'était pas dangereux pour la santé, et pourtant, en douce, il en avait surgi d'un peu partout, la population -qui est plutôt moins stupide que ses élites- ayant compris que les autorités appliquaient la vieille recette cousue de fil blanc de tous les décideurs pris de court par la force des choses:

Toujours, faire semblant d'avoir voulu ce à quoi l'on ne peut rien

Vécus de la Pandémie

Selon la variante assez pitoyable que La Fontaine a si bien décrite dans sa fable "Le renard et les raisins" : "*Ces raisins sont trop verts et bons pour des goujats*"

Contre-indiquer ce que l'on est dans l'incapacité de fournir

Ainsi, pendant que Macron s'efforçait de ne pas perdre la face, les français se procuraient discrètement de quoi masquer la leur. Et cela faisait bien un mois qu'on ne causait plus que de ce préservatif facial dans les chaumières désœuvrées du pays de France.

Observant cette soudaine floraison urbaine, j'ai eu l'intuition qu'on n'était pas près de tomber les masques, et qu'en somme c'était une variante d'homo sapiens qui était en train d'émerger d'un seul coup: **homo personatus** (l'homme masqué, de persona qui en latin veut dire masque, ce qui est lourd de signification).

Quelque chose d'absolument contradictoire avec notre sacro-saint art de vivre, qui est au fond un savant mélange de laïcité républicaine (tous pareils) et de convivialité (tous à l'apéro); je veux dire l'injonction de se présenter à visage découvert, et le honnissement de son contraire: la sournoiserie. Ce pourquoi nous avons tant de mal, nous les français, avec les femmes voilées et les "racailles" encapuchonnées des "quartiers". Et voici qu'une ironie du sort nous tombe sur la gueule, que les communautaristes ne vont pas manquer de pointer avec délice. Que va-t-on dire aux salafistes et aux casseurs à présent que tout le monde avance masqué ?

Et je me suis dit: comment savoir, désormais, ce que pense, ressent et projette mon prochain masqué, à 2 mètres de distance? Bien sûr, il reste les yeux et leurs rides d'expression, qui passent pour être les "fenêtres de l'âme", sans compter les mains et les pieds dont les contorsions donnent à voir. Mais moi qui dessine assez souvent des portraits, je sais d'expérience que l'essentiel de l'expression d'un modèle vivant passe par sa bouche et le bas du visage (la joie, l'amertume, le désir, la répugnance, la tendresse, le dégoût, etc). Et que ce que les psys appellent bizarrement "théorie de l'esprit" (du grec theorein qui veut dire: contempler), cette aptitude, qui fait défaut aux autistes, à déchiffrer un état mental à partir d'une expression, vient en grande partie de cette zone qu'il va falloir masquer; et que, par conséquent, tant qu'on n'a pas saisi la bouche, on n'a rien capté de la personne.



Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire l'expérience avec le plus célèbre de tous les portraits.



Vécus de la Pandémie

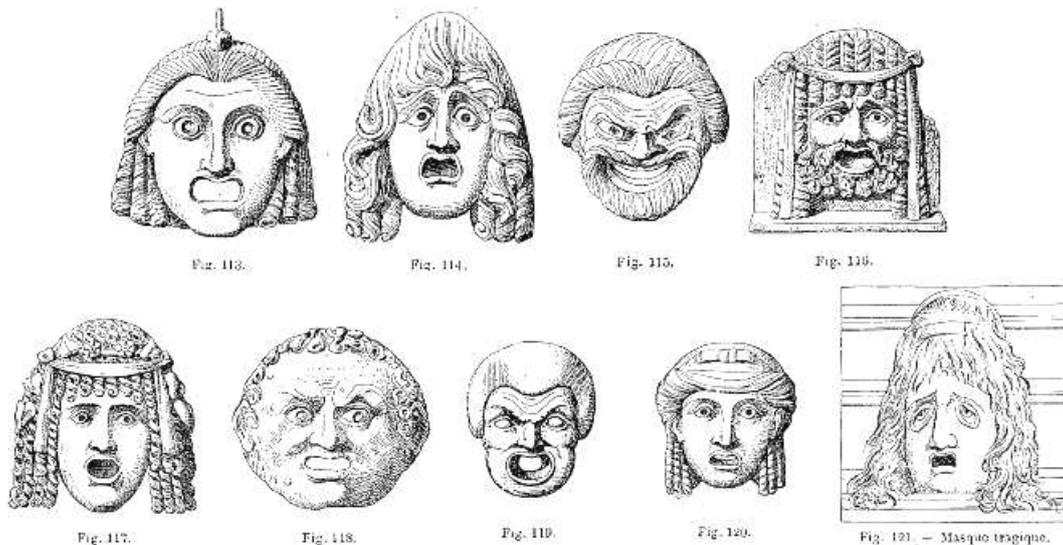
Et encore nous sommes en présence d'une jeune personne, sur laquelle l'existence n'a pas eu le temps de graver son sillon!

Et E. Levinas, me demandé-je, ce philosophe par excellence de l'intersubjectivité, que restera-t-il, entre gens masqués, de sa théorie de la rencontre du visage d'autrui? Lui qui écrivait ces mots bouleversants:

"Le visage s'impose à moi sans que je puisse cesser d'être responsable de sa misère"

En d'autre terme, homo personatus ne serait-il pas le "patient zéro", archétypal d'une pandémie en cours qui s'appelle l'autisme ?

C'est entendu, me suis-je dit, une fois masqués-distanciés dans les règles de l'art, nous allons tous devenir impassibles, voire **impénétrables** en public (n'est-ce pas précisément le but recherché?). On pourra même, selon sa fantaisie, adopter des masques trompeurs, comme dans le théâtre antique ou dans les tableaux de J. Ensor.



Je n'ai, pour ma part, aucun doute sur la créativité humaine dans le domaine de la mise en scène et des artifices: je sais que le masque va devenir l'accessoire indispensable de toutes les branchitudes.

Ce qui, pour les affligés comme moi, qui portent leurs humeurs sur leur tronche, présentera un avantage considérable. Car tant qu'à être dans la mascarade sociale, il est en effet bien plus commode de porter un masque de théâtre que de se composer, en toutes circonstances, une expression de circonstance qu'on a le plus grand mal à tenir pendant les 2 heures que dure le moindre apéro.

M'étant fait cette réflexion, qui est infiniment consolatoire, je me suis dit que j'allais pouvoir enfin être tranquille en société, délivré de ce délit de sale gueule qui a tant empoisonné ma vie, et j'ai mis mon masque avec soulagement. J'avais compris cette vérité simple que toute prison est en même temps un sanctuaire. Et que tant qu'à se composer un personnage en société, autant que ce soit avec un masque, un vrai.

Philippe Michotte, atelier 2065

Vécus de la Pandémie

S'en sortir !

L'on sort sans autre but que de sortir ; on suit,
Les directives prônées de ceux qui nous gouvernent.
Sortir visage masqué; le sourire qui s'enfuit.
Ne reste qu'un regard, au bord mouillé de cernes.

Les directives prônées de ceux qui nous gouvernent.
Obligées de les suivre engendre la terreur.
Ne reste qu'un regard, au bord mouillé de cernes.
Plonger du rire aux larmes et pleurer sa douleur.

Obligées de les suivre engendrer la terreur.
L'ennemi de la peur, la simple vérité !
Plonger du rire aux larmes et pleurer sa douleur,
Et faire comme l'esclave, deuil de nos libertés.

L'ennemi de la peur, la simple vérité,
De vouloir trop en faire, nous infantiliser,
Et faire comme l'esclave, deuil de nos libertés ;
Confiné notre espace, nous uniformiser !

De vouloir trop en faire, nous infantiliser:
Permis de circuler; avoir son sauf conduit ;
Confiné notre espace, nous uniformiser !
L'on sort sans autre but que de sortir; on suit !

Philippe Cotteverte , atelier 2050

Vécus de la Pandémie

Zénitude

Temps suspendu

La campagne est vide, immobile. Rien ne se passe. Pas de facteur, pas de voitures, pas de traces d'avions. Pas de randonneurs, pas de cyclistes. Pas de bruits lointains. Juste les oiseaux et le vent. Rien ne vient perturber la contemplation. Par moment, malgré tout, comme pour ponctuer le temps, un tracteur. Chaque jour semble être un piétinement sur place, un nouveau recommencement. Seul changement visible: la météo. Mais il y a aussi la pousse des feuilles, la succession des fleurs, les chants des oiseaux nouvellement arrivés, le raccourcissement des ombres et la trajectoire du soleil.



La vie est étrange. Elle se déroule à un autre rythme, beaucoup plus lent, celui du printemps qui s'installe. Les jours de la semaine ne comptent plus. Certes, ils se suivent, mais ils n'ont plus leur spécificité. Ils se succèdent, remplis d'occupations similaires, de rites établis, puis se mélangent et se dissolvent les uns dans les autres. Tout est possible, mais plus rien n'est urgent. Il n'y a aucune contrainte de temps. Il s'en dégage un sentiment d'éternité, et, étonnamment, aucune impression d'ennui. Je prends comme une chance l'occasion qui m'est donnée d'entreprendre ce que j'ai toujours remis à plus tard, et surtout des choses que je n'aurais jamais imaginé faire. Mais, curieusement, certaines de mes activités habituelles, calées dans le calendrier, tarissent comme si elles ne pouvaient exister que sous la contrainte.

Malgré la privation de voir mes enfants, mes petits-enfants, mes amis, malgré l'absence de sorties, de contacts humains, de retrouvailles et de rencontres, je trouve dans ce confinement un réel plaisir. Prisonnier du lieu, je vis, retiré du monde, une vie quasi monacale. Je me tiens informé mais ne me laisse pas envahir. Mes occupations m'éloignent avec bonheur de tous ces soucis. Préservé du désordre du monde, qui me paraît lointain, je me surprends à même oublier la raison de mon isolement. Je le vis pleinement parce que je sais qu'il est éphémère.

Jean-Baptiste de la Bretèque, atelier 2100

Vécus de la Pandémie

Deux vies et plus...

C'est l'automne !

Je suis face à un majestueux marronnier dont les feuilles aux fines nervures s'étalent sur la pelouse en un véritable tapis. Ses marrons d'un lisse de galet luisent et tombent sur le sol avec un bruit sec.

Tous les ans, je suis touché par ce spectacle qui s'offre à moi. Je trouve cela beau et tellement différent de ce que j'ai connu jadis.

Je suis touché par ce nouveau paysage qui s'offre à moi.

Il faut que je vous dise, j'ai eu une autre vie.

Il y a déjà quelques années, dans un lieu tellement différent de celui que je connais aujourd'hui, je trônais au centre d'un parterre de roses dont je garde encore le parfum. Celui qui m'avait fabriqué, aimait particulièrement son jardin. Il s'acharnait à le tenir impeccable et s'épuisait même au plus chaud des jours, au printemps pour bêcher, en automne pour planter des bulbes de tulipe et de nouveaux rosiers. Il m'avait même construit une tonnelle sur laquelle couraient des grappes de glycine mauve. L'été, elle m'abritait des forts rayons du soleil. Le soir, il venait près de moi admirer son travail accompli. Nous étions heureux.

Mais cet homme vieillissait. Il dut se résoudre à abandonner son jardin, sa maison et à se séparer de moi. Ma chance, c'est d'avoir été recueilli par la génération suivante.

Je suis maintenant dans cet autre lieu et je m'y sens bien. Ma vie est différente. Il vient ici des amis de tous horizons. J'entends les bavardages futiles, les confidences et parfois leurs émotions fortes. Je suis là aussi pour la pause après une bonne randonnée. A d'autres moments, je ne pense à rien, je regarde les mouvements du vent, et j'entends le gazouillis des oiseaux. J'accueille en toutes saisons, été comme hiver. J'accueille, c'est mon rôle. Je n'ai pas été délaissé et pourtant je sais bien que j'ai vieilli et je me sens même un peu délabré.

* * *

Me revoilà... quelques années plus tard. C'est le printemps. Je suis encore plus fatigué.. mais toujours aussi bavard. Un méchant virus vient d'envahir la planète et oblige les gens à rester chez eux. Les habitants du lieu où je suis sont des actifs. Retraités mais actifs ! Aujourd'hui, le « confinement » les force à s'agiter encore et à entreprendre des réparations laissées à l'abandon depuis longtemps. Je fais partie de leurs projets. J'en suis très content. Cette période est peu propice à la visite des amis et de la famille. C'est dommage !

Mon assise est fatiguée, il faut bien le reconnaître... Le propriétaire, Henri, ne cesse de me retourner, de me renverser sur la pelouse. Parfois, il manifeste sa mauvaise humeur par quelques mots grossiers. Sa vrille ne traverse pas le tasseau de bois, les clous ne s'enfoncent pas... Mon bois est usé, comme moi, hélas ! Il entend dire qu'un magasin de meubles vient de sortir un nouveau banc... Il s'agit d'un banc à deux places. (Pfft, moi, c'est trois places !) Les personnes assises sont alors espacées de 1m50 et séparées par une jardinière de fleurs. Henri



tombe sous le charme Il va m'abandonner, je le sens. Voilà... Il revient vers moi, ramasse ses outils, me remet debout et m'adosse, comme hier, contre le mur. Cela m'attriste.

Mais je pense que ce confinement terminé, les amis reviendront et le joli banc à deux places ne suffira pas ! Alors, Henri reviendra aussi vers moi, me remettra en état et trouvera bien le moyen de me donner une nouvelle jeunesse ! Une troisième vie... Et pourquoi pas ?

Lulu Bossé, atelier 2060

Vécus de la Pandémie

Humour

Bientôt le D*-Day

Je suis allée faire des courses en grande surface hier matin, avec de la buée sur les lunettes à cause du masque. Il faut choisir: garder les lunettes mais ne pas se toucher le masque, ni le visage, ni les lunettes, ou ôter les lunettes et ne pas pouvoir lire l'étiquette... C'était la franche ambiance !

Ceux qui portent des gants en plastique se collent les étiquettes des produits dessus et nous offrent, pour s'en débarrasser, un gag visuel éculé, mais qui fait toujours son effet. On ne voit plus de sourires, il n'y a plus une seule cliente au rayon rouges à lèvres. Les regards croisés paraissent inquiets (mais ce n'est peut-être qu'une impression ?), ils sont en tout cas très naturels (pénurie de mascara ?).

On se regarde peu de toutes façons car il faut avant tout ménager les distances sociales, si l'allée est trop étroite et que le premier freine en hésitant devant un rayon, tout le monde freine à l'unisson derrière lui avec un ensemble touchant.

On croise des masques sous le menton, d'autres sous le nez, d'autres qui cachent presque les yeux, je n'en ai pas vu sur les cheveux, sur le front ou sur un seul œil mais je ne désespère pas !

Ceux qui voient mal ont les lunettes embuées et les sourds ne lisent plus sur les lèvres ; seuls les aveugles avec canne blanche arrivent à se ménager des distances de sécurité à grand renfort de moulinets, mais au risque de blesser ceux qui essuient leurs lunettes...

Les vieux qui ont la chance de porter un appareil auditif, un masque et des lunettes, n'ont plus de place sur les oreilles pour poser un crayon ou une cigarette.

On circule dans les allées dans une sorte de ballet, un pas en avant, un pas en arrière pour ménager les distances, et on réapprend l'art du mime car certains masques ne filtrent pas seulement les virus mais également le langage, surtout quand il n'est pas articulé...

Tout le monde sursaute si quelqu'un tousse, mais on n'ose même plus se retourner. A l'entrée on prend du gel, à la sortie on reprend du gel, même ceux qui ont des gants les nettoient avec le gel, il y en a qui frottent les caddies avec, je n'en ai pas vu qui nettoyaient leur voiture mais ça viendra !

Par contre je suis désormais bien équipée: un masque maison, un masque tissu label AFNOR, des masques jetables de pharmacie (avec du gel...), il paraît même que je vais en recevoir un dans ma boîte aux lettres à condition de mettre mon nom dessus.

En fait, je dois être en possession d'une douzaine de masques mais j'avoue que je n'ai aucune envie d'en porter !

On sent bien l'euphorie du "déconfinement" qui nous gagne peu à peu... C'est bientôt le 11 mais...

Vécus de la Pandémie

Couronne à Venus

Voilà plus de quatre semaines que je subis, comme tout un chacun, un enfermement, pour l'instant sans limite, et tout ça à cause de vénus. J'explique !

Confuse, un peu énervée et agacée, je risque de bafouiller because les milliers de mises en garde qui me font perdre le ciboulot. En fait il ne s'agit pas de Vénus, déesse de l'amour et de la séduction mais bien d'un Virus qui serait un micro-organisme qui infecte notre organisme. Stop ! Pas question d'aller plus loin dans ces définitions. Je suis nulle ...

Je dois dire que de Vénus à Virus, rien de commun dans ce petit mot de quatre lettres sinon le V qui m'empêche depuis son invasion de vagabonder, de vadrouiller, de me vautrer, mais cependant de m'obliger à des va et viens incessants dans mon appartement en évitant de valdinguer, ceci pour vaincre l'ennui. Restez au repos habituel balade ! On verra plus tard ... En échange, faible consolation que la ballade des gens heureux que l'on n'écoute plus, mais n'hésitez pas dès l'apparition d'un rayon de soleil, d'ouvrir portes et fenêtres qui permet de chasser un air confiné contre un air pur. Quant à moi, perchée du haut de mon mini-balcon, je peux admirer l'immensité d'un horizon désert et écouter le silence. Si par mégarde un oiseau égaré survole cette quiétude inhabituelle, aussitôt il disparaît pour un autre ailleurs me laissant dans ma solitude.

Pour occuper les longues et interminables journées et éviter de fondre dans l'ennui je mets en concurrence: mots croisés, mots fléchés, scrabble sur tablette, chansons, et bien évidemment, en tant qu'adepte de l'écriture, l'ami clavier sollicité au moindre découragement et qui, inlassablement répond présent à mes sollicitations.

Incapable de me vautrer dans le canapé devant la télé, j'ai trouvé un remède contre cette privation, en installant dans ma salle de séjour, face à la télé, mon vélo d'appartement resté inactif au fond du débarras depuis des années.

Pédaler devant le vide ? Au bout de quelques minutes qu'est-ce que c'est barbant, alors que face à un reportage ou à un match de rugby dont je suis fan, je peux vous assurer que ça roule ! Et là, je vous assure que je pédale, je pédale et je pédale, en respectant le rythme de mes entraîneurs, si endiablé soit-il. Et ce n'est qu'au bout d'une demi-heure, complètement kapout et satisfaite, que je me vautre dans le canapé à titre exceptionnel.

Amis, des remèdes contre le confinement, il en existe à foison. Libre à chacun de faire son choix. À bon entendeur, salut !

Liliane Chaillou, atelier 2100

Vécus de la Pandémie

In fine

Cette période que nous vivons est folle. Même les poux marchent sur la tête. Mais il n'y a aucune raison de se laisser marcher sur les pieds par les spécialistes en tous genres.. C'est ce que je dis à mes pompes quand je marche à leur côté parce qu'elles me font mal. Pour avancer elles se débrouillent. Je ne vais quand même pas leur apprendre à marcher. Je les ai achetées parce qu'il y avait une réduction de 10% par pointure. J'ai donc gagné 20% mais maintenant je marche pieds nus. Mais il est hors de question que je les rechausse. Comme je ne veux pas les mettre à la poubelle, je les refille à un Sdf qui ira les échanger contre un litron de rouge. Il me dit « de leur pollution je m'en fous. Intérieurement et extérieurement, je suis une poubelle ambulante, et je les emmerde, tous ces donneurs de leçons ! »

J'évite aussi de porter des chaussettes. Ces machins ça glissent tout le temps. Surtout si elles sont vieilles. On n'arrête pas de se baisser pour les remonter. A peine l'a-t-on fait qu'elles redescendent. Mais j'ai un projet de chaussettes à quartz. Comme les montres, elles ne se remonteront pas.

Dans ma rue il y a un coiffeur. Je me refuse à mettre les pieds dans son salon. Il s'appelle Rétif. Rien que son nom me défrise.

Il y a aussi une boulangerie à l'enseigne "Au pain bénit." Là, c'est moi qui suis rétif.

6h40. Dans le bourdonnement de sa mobylette, le livreur de journaux butine de porte en porte. Chaque matin il me réveille. Le nez ventousé à la fenêtre, je l'observe accomplir son boulot d'abeille.

Aujourd'hui je suis d'humeur chagrine. Je ne veux plus l'entendre alors je pète et la mobylette cale.

Je jubile. Il remet les gaz. Je relâche les miens, La mob recale. Je retourne me coucher.

Sur le trottoir, la vitrine de la boulangerie étale sa flaque de lumière humide. Un client pressé, met le pied dans la flaque. La lumière s'éteint. Il ressort, marche dans la flaque, la lumière se rallume.

Un monde de fous je vous le dis.

Et voici que les "Rosbeef", s'y mettent. Perfide Albion ! Ils se sont à peine extraits de L'Europe qu'ils nous envoient leur déviant. On n'arrive pas à les éviter ceux-là et ça fait longtemps que ça dure!

Depuis une semaine, je m'abstiens de me promener au bord de la Loire. Elle non plus ne sait pas ce qu'elle veut. Un jour elle monte, un jour elle descend, remonte le lendemain et redescend.

Le fleuve royal c'est en fait comme une vieille paire de chaussettes.

Et pendant ce temps-là, on est "con in fine."

Christophe Navellou, atelier 2100

Chapitre 2

Tragique

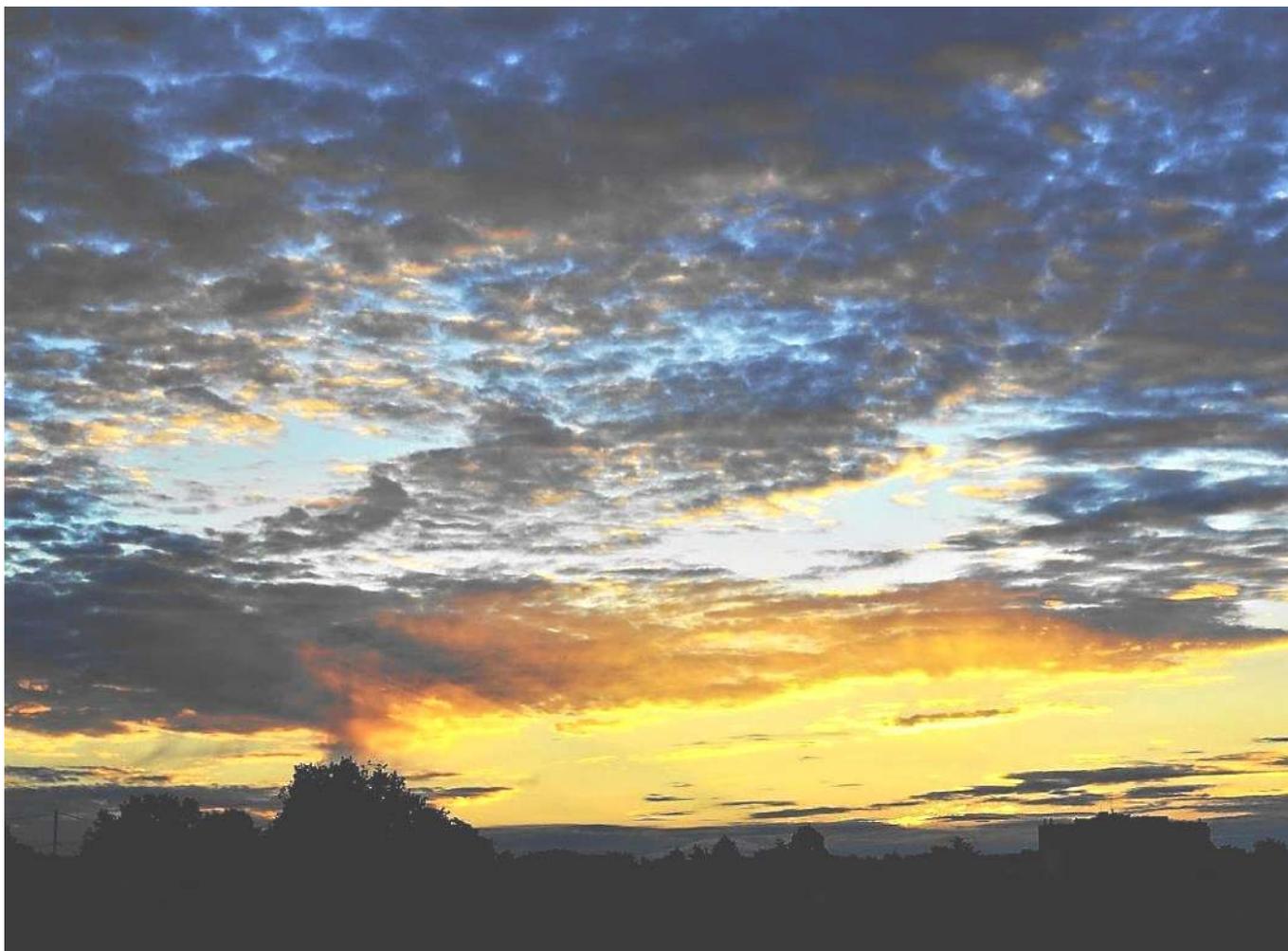


Photo Gilles Dubillot

Tragique

Coronavirus mars 2020

L'hébétude nous étreint
La sidération nous paralyse
L'errance des regards angoisse
La suspicion gangrène le monde
Ne plus se toucher, faire des gestes
Ne plus se parler, communiquer autrement
Garder ses distances
Respecter les règles
Pourtant il fait beau, c'est le printemps
La nature fait un pied de nez au covid
Et pourtant
Se confiner est vital pour l'éradiquer
Se déplacer utilement pour préserver les autres
Se nourrit un besoin primaire qui déchaîne la peur
de manquer
S'occuper est crucial alors il faut créer
Mais eux
Ils ont besoin de tout
De matériel encore et encore
Ils s'éreintent et dépassent la fatigue
La tâche est tellement immense
Ils s'oublient devant tant d'urgence
Les drames humains sont leur quotidien
Ils soignent au péril de leur vie
Mais eux
Nos décideurs ils savaient
Mais ils
Savaient eux nos chercheurs
Pourquoi n'ont-ils pas anticipé cette guerre
Parce qu'elle était invisible, impalpable
Par manque de moyen.....
Marie Curie avait l'ardeur de la foi
Ils s'amuseux eux avec leurs querelles de clocher
Et leur petit pouvoir de rien du tout
C'est un avertissement
Il ne faut plus jouer avec la planète et ses habitants



Françoise Cann, atelier 2050

Tragique

Hommage aux professionnels de soins

Quand on entre dans la vie professionnelle, on ne s'oriente pas spontanément vers le métier de soignante.

La perspective de côtoyer tant de souffrances pourrait même devenir un frein dans notre choix. Mais quand on y est, quand on accepte de devoir écouter, soulager, conserver voir ramener à la dignité humaine ces patients, d'être partie prenante de leurs douleurs physiques et ou morales, alors on sait, oui on sait que l'on a fait le bon choix.

Et vous soignantes et soignants qui aujourd'hui donnez de votre énergie, de votre santé, de votre force morale, sans compter, on ne peut que s'incliner et vous remercier.

Soigner les espaces environnementaux des malades c'est aussi contribuer à leur mieux être.

Alors merci au personnel d'entretien, les ASH, les ASI, au même titre que les AS et IDE.

J'espère que votre mérite et votre valeur seront reconnus à tous les niveaux de notre société.

Soyez fières de ce que vous faites de ce que vous êtes, vous le pouvez.

Je vous redis BRAVO.

MERCI

Jeannette LE GARS, Aide-soignante retraitée



Tragique

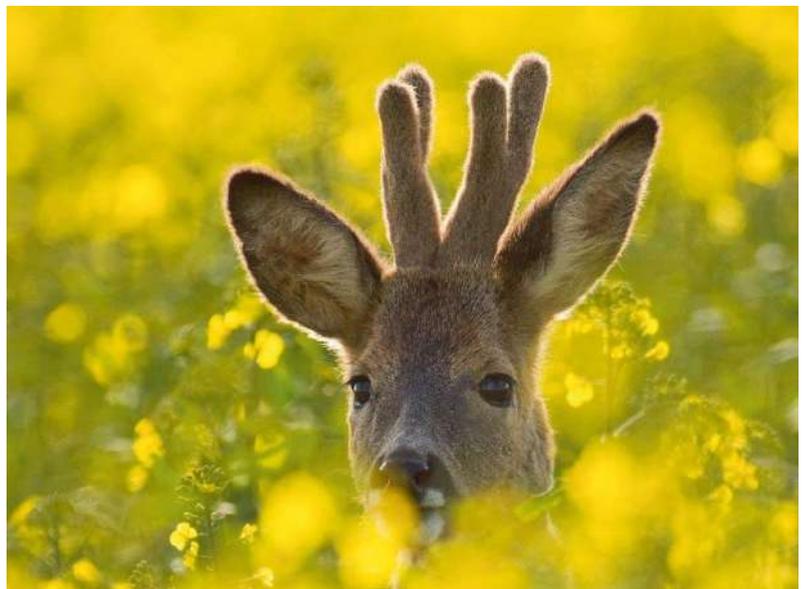
Chasse

Certaines nuits, quand la ville dort, alors que la lumière blanchâtre de la lune la recouvre, je quitte mon appartement sans bruit. En la circonstance, une combinaison noire de commando, héritage ancien d'un passé révolu, me couvre des pieds à la tête. Depuis le grand chambardement je ne sors plus le jour, c'est trop dangereux, la couche d'ozone a pratiquement disparu. Dehors il fait beau mais les rayons du soleil sont mortels.

À ma connaissance, je dois être le seul occupant de cet immeuble de trois étages. J'ignore ce que sont devenus mes voisins les plus proches, cela fait plusieurs années que je ne les ai ni vus ni entendus et c'est très bien ainsi. Je descends les escaliers pour atteindre le rez-de-chaussée. Personne en vue! Je déverrouille et je pousse la lourde porte du hall qui résiste à peine puis je sors prudemment de l'immeuble. RAS. Je vérifie, une dernière fois mon équipement: lunettes de vision nocturne à infrarouge, arbalète, poignard à double tranchant. J'ajuste mon sac à dos. Tout est OK! Pour répondre à votre question: il y a longtemps qu'il n'y a plus d'armes à feu, alors il a été nécessaire de s'adapter.

Je commence ma ronde nocturne en me faufilant entre les carcasses de quelques-uns des véhicules abandonnés. Les rues sont apparemment désertes. Un grand silence règne sur la ville, troublé, à intervalles réguliers, par le cri d'un hibou tout proche. Sous la clarté de la lune, les arbres ont des allures fantasmagoriques et font penser à des géants menaçants. L'imagination et le stress finissent par nous jouer de mauvais tours.

Je me force à marcher et à encore marcher, il est important de garder une bonne condition physique car une mauvaise rencontre est toujours possible. Je passe successivement devant une ruine, autrefois l'Hôtel de Ville, un bâtiment prétentieux dont l'architecture lourde et arrogante était loin de faire l'unanimité, la gare classée jadis au patrimoine mondial de l'UNESCO. Qui se souvient encore de l'ONU et de ses organisations satellites ? Ça c'était avant et aujourd'hui tout le monde ou ce qu'il en reste, s'en fiche... Pour l'instant, je ne perçois aucune activité au travers de mes lunettes mais je reste néanmoins sur mes gardes.



Tragique

Je continue d'avancer en regardant à droite, à gauche. Soudain un mouvement furtif, non loin de l'ancien parc zoologique, attire mon attention.

Je m'immobilise derrière le socle d'une statue grecque aujourd'hui disparue. Le vent souffle dans ma direction et, l'animal, si c'est un animal, ne peut donc sentir mon odeur. J'observe ce lieu de longues minutes, le monde d'après m'a appris la patience. Doucement, je récupère mon arbalète en carbone, modèle Excalibur Matrix Mega 405, et saisit un carreau en titane allégé à forte capacité de perforation. Je suis prêt à toute éventualité.

Je l'aperçois enfin, un brocard. Un animal splendide, qui regarde dans ma direction, manifestement il ne m'a pas repéré. Il reste, immobile, les oreilles aux aguets puis recommence à brouter le feuillage autour de lui. Je vise longuement, le zoom de ma lunette de visée me permet de mieux cadrer le point d'impact sur ma cible. C'est le moment ! J'appuie sur la détente, le carreau est propulsé à la vitesse de 450 kilomètres à l'heure avec une force à l'impact de 130 kilos. L'animal est foudroyé. Je réajuste mes lunettes. Je jette un regard circulaire. Je ne vois pas de prédateur dans mon champ de vision. Il faut faire vite. C'est toujours un moment délicat. La bête gît sur le côté, ma flèche l'a frappée en plein cœur. Il est mort instantanément. Je sors mon poignard de son étui et j'éviscère le brocard. Ma mémoire est foutue mais je me souviens quand même de la première fois. Je n'étais pas fier et maladroit. Aujourd'hui c'est un jeu d'enfant. La housse en plastique tirée de mon sac à dos me permet de l'envelopper pour l'installer en travers de mes épaules. Il est lourd mais ça ira. Je prends le chemin du retour tout en restant vigilant. Je crois voir une ondulation dans les feuillages mais c'est le vent qui agite les branches. J'avance le plus rapidement possible tout en maîtrisant ma respiration. Mes pas défilent. J'aperçois enfin mon immeuble qui n'est plus qu'à une centaine de mètres. Si je pouvais je chercherais bien un autre endroit mais il suffit de se retourner, de regarder l'environnement pour se dire que c'est impossible. Alors que je m'apprête à entrer, je sens qu'il y a quelque chose qui cloche. La porte est ouverte. Je suis certain de l'avoir fermée derrière moi. Je dépose le brocard sur le sol, je fais un pas à l'intérieur, le poignard à la main. Une forme humaine est là debout, c'est une femme. Paul, c'est toi ? Cette voix je la connais ! C'est moi, Meredith, ta femme ! Ma femme ? Que m'arrive-t-il ? D'où viens-tu si tard et dans cette tenue ? Je chassais !

Une lumière étrange m'aveugle, j'ai du mal à ouvrir les yeux, je ne peux pas parler, j'ai la bouche trop sèche. J'entends une voix qui prononce mon prénom. Paul, réveille-toi, mon chéri, tu es à l'hôpital. Tu étais très malade, tu nous as fait peur tu sais... mais maintenant cela va aller. Repose-toi!

Jean-Paul Picot, atelier 2060

Tragique

Je t'applaudis

Toi la soignante
 qui sans broncher
 a continué à les laver
 et les alimenter
Je t'applaudis

Toi l'infirmière
 qui les a soignés et rassurés
 quand la peur te tenaillait
Tu es maintenant exténuée
 et je t'applaudis

Toi qui, dans l'ombre, a nettoyé les chambres
 et changé le linge
 en espérant ne rien attraper
 ne rien ramener aux tiens
Je t'applaudis

Toi qui les a assistés dans leurs derniers moments
 qui les a préparés pour le cercueil
 jour après jour
 les uns après les autres
Tant de morts qui te hantent
 pour combien de temps encore ?
Je t'applaudis

Les fenêtres se sont tues
 au dehors, l'angoisse diminue
mais ta douleur ne tombe pas
 devant les vagues successives qui t'accablent

Alors, je pense à toi
 il faut que tu tiennes encore

 et je t'applaudis !

Monique Germain-Rossard, atelier 2060

Chapitre 3

Écrire



Photo Gilles Dubillot

Écrire

Prendre la plume

Etymologie inventée

Ouvrons la page à la lettre R et nous pouvons trouver le mot :
Re-rereredéconfiner.

Verbe du 1^{er} groupe. Le préfixe re re re re souligne une répétition. Ici utilisé quatre fois, montre bien qu'il y a eu auparavant la même prime action cinq fois. Et la racine dé-confiner signifie le contraire de confiner. Confiner voulant dire garder bien au chaud entre quatre murs en hiver, et étouffer bien au chaud entre quatre murs en été.

Une question se pose encore. Il est important de savoir si l'on doit écrire :

Re-rereredéconfiner ou Re-re-reredéconfiner ou Re-re-re-redéconfiner ou enfin Re-re-re-re-déconfiner.

Ce verbe n'a pas été approuvé par l'Académie, car après autant de confinements et de déconfinements, nos pauvres « Immortels » se sont complètement fanés.

Le temps a passé entre chaque période précitée, et actuellement on ne compte plus en années mais en nombre de confinements.

De plus, ce verbe n'est pas tellement utilisé car au bout de tous ces confinements et déconfinements, il ne reste plus grand-monde pour le glisser dans sa conversation.

Certains rescapés de toutes ces périodes troubles, vivent maintenant réfugiés dans des grottes. Les hommes ont les cheveux et la barbe longs. Il y en a qui se sont remis à la peinture et laissent l'empreinte de leurs mains sur les murs.

On pense qu'ils vont bientôt en voir la fin, car bien-que la nature ait repris ses droits et qu'elle soit re-devenue luxuriante, ils ne sont pas très doués pour la cueillette, la chasse, qu'ils ont abandonnées pour obéir aux tendances écolo-végane-vertes. Maintenant ils n'ont plus à manger que du pangolin.

Bernadette Humeau, atelier 2100



Écrire

Mot inventé

Ce nouveau mot va apparaître bientôt dans le dictionnaire grâce à un lexicologue totalement confiné

Covid-19, n.m ou n.f : se dit d'un virus né en 2019. *Néologisme ; Etymologie*, mot composé de parties de trois mots dont deux latins, corona pour objet recourbé ayant donné le mot couronne en Français et virus signifiant humeur, venin, poison, puanteur ; d est l'initiale de desease, mot anglais signifiant maladie. Le composant corona fait sans doute référence non à un souverain mais à une déesse¹ ayant enfanté de nombreux rejetons entre 55 et 75 du dernier siècle. La moyenne arithmétique de ces deux dates soit $(55+75)/2 = 65$ est équivalente à la moyenne arithmétique des dates de naissance du couple souverain de l'Absurdistan² (53 et 77). Ce n'est pas une coïncidence.

Origine : Chine Pangolinlandaise

Historique du genre de ce néologisme : **n.m** Le covid, son anagramme est « **docile V** », docile en référence au peuple de l'Absurdistan. V a une double origine possible, V comme Victoire en attendant le vaccin pour le combattre, version préférée des épidémiologistes mais ils ne sont pas tous d'accord et **V** comme le chiffre romain représentant le nombre ordinal de la République Monarchique de l'Absurdistan, version préférée du personnel politique de l'Opposition.

Pour **n.f** historiquement « la covid » est postérieure à « le covid ». Il est apparu que ce changement de genre fait référence à l'ancienne norme internationale voulant que les calamités, du type « ouragan dévastateur » soient désignées à chaque occurrence par un prénom féminin comme c'était le cas entre 50 et 80 du siècle passé, d'où le genre féminin du mot actuel. On retrouve là aussi deux nombres dont la moyenne arithmétique a déjà été citée deux fois³. Ce n'est pas une coïncidence. Il n'est pas douteux qu'en raison de la priorité assez nouvelle accordée à l'égalité des sexes, une opération transgenre soit prochainement décidée par les plus Hautes Autorités Essentielles pour suivre le politiquement correct.

Antonyme : *Sa(nson)*⁴ pour *corona*, *ba(ctérie)* pour *virus*, *g(uérison)* pour *desease*, *+19* (ou *nombre contraire*) pour *-19* soit finalement *SABAG+19*. L'homophonie avec un journaliste bien connu⁵ du siècle dernier est une pure coïncidence, sauf *+19*, âge qu'il atteignit en 1937.

Jean-Dominique de Joannis, atelier 2050

-
1. Autre écriture de DS19
 2. Nom donné par une journaliste Allemande à un pays européen en forme d'hexagone
 3. $(50+80)/2 = 65$
 4. Du nom du bourreau d'un décapité couronné
 5. Pierre Sabbagh

Écrire

Écrire aujourd'hui

J'écris de mon immeuble, de mon appartement, de mon bureau, de mon ordinateur.
De mon téléphone et de ma boîte mail. Beaucoup d'échanges amicaux suscités par le confinement.

La fenêtre est ouverte.

J'écris de la voiture qui passe dans l'avenue, de la fleur qui tremble sur le balcon, de la Etde cette image persistante en moi: l'océan, profond, immense, calme ou tempétueux.

J'écris d'un livre que je viens de finir et qui m'a bouleversée,
de la pièce de théâtre qui, dimanche, m'a passionnée,
d'un documentaire sur l'Asie qui m'a fascinée, hier soir.

J'écris de la vitrine emplie de livres d'art. Parcourir, déguster.
Bonheur de l'œil agrandi jusqu'à l'âme.

J'écris du présentoir de CD. Ecouter, savourer.

Et mon oreille-cœur touchée au plus profond.

J'écris de mes livres et albums de voyages. Plonger. Rêver.

Jaillissements fulgurants du passé.

Voici enfin venu le temps des retrouvailles !

J'écris de mon coffret de photos. Je les retrouve, toutes et tous. *Dites ces mots Ma vie...*

J'écris de la présence essentielle des personnes qui ne sont plus là.

J'écris de l'émotion que suscitent en moi tant de souvenirs.

J'écris de ma bibliothèque aussi : auteurs passés, présents, si proches, si vivants !

J'écris des apports, ouvertures et sollicitations de mon Panthéon littéraire.

Que serais-je sans vous ?

J'écris de mes anciens poèmes, mis de côté et presque oubliés.

J'écris de ces espaces de chagrin, de joie, de douceur, d'enthousiasme,

de mon être profond toujours là et qui m'interroge,

de ma langue intime que je convoque aujourd'hui.

Je vous écris de mes réussites, de mes essais, de mes échecs, de mes regrets, de mes espoirs.
Et du désir de vivre encore !

J'écris de nos souvenirs communs,

de notre écoute attentive,

de nos partages,

de nos questions,

de nos surprises,

de nos rires et de nos sourires...

De ce monde que nous partageons, j'écris.

J'écris, en attendant de vous retrouver.

Jocelyne Renou, atelier 2060

Écrire

Messages

On pense à Vous

Le 21 Mars

Coucou, me revoilà,

Est-ce parce que c'est lundi? Je ne sais pas?...

Mais ce matin j'ai l'âme bien légère et quelque peu primesautière...

D'abord en ouvrant ma fenêtre, j'ai entendu les oiseaux chanter, ils m'ont vite enchantée et puis donné quelques regrets... Est-ce ce besoin de liberté qui nous manque à Tous? Vraiment, je les envie de ne pas avoir de confinement.

Dans quelque temps, tout reprendra et nous retrouverons notre joie.

En attendant, comme Je suis bavarde, et vous fais perdre un peu de temps, je vous offre en souriant, cette petite pensée pleine de bon sens de Coluche:

« De ceux qui n'ont rien à dire les plus agréables sont ceux qui se taisent. »

Et bien sûr à demain.

Je vous embrasse, cette fois, derrière mon masque.

Colette

Le 24 Mars

Coucou les Ami(e)s,

Je viens de faire mes courses en Drive et devinez ce que je vous ai rapporté....

« Je vous ai apporté des bonbons ».. Ce sera la petite méditation...

Il y en a de toutes les saveurs, de toutes les couleurs, comme les bonbons...

On les met en bouche, et suivant que l'on est gourmand ou non, on les croque ou on les suce, on les cale contre ses dents, mais gare au confinement!!!

Vous l'aimerez pour sa douceur, son goût unique, son goût de bonheur...

Voici donc le moment de vous offrir de Voltaire aujourd'hui, ce petit bonbon choisi.

« Le bonheur est souvent la chose que l'on puisse donner sans l'avoir et c'est en le donnant qu'on l'acquiert. »

Demain si vous êtes bien sages, je vous en distribuerai un autre.

Passez une belle journée.

Je continue à vous embrasser. *Colette*

Le 31 Mars

Coucou à Toutes et à Tous,

Aujourd'hui, pour nous tous, un petit conseil:

Si vous ressentez quelque frisson...

Quelque douleur....

Une baisse d'énergie.

Un manque d'appétit.

Cette pensée saura nous booster et vous faire avancer.

Elle vaut, enfin je crois, prescription médicale...

De qui est-elle? Hélas! Je ne sais plus, que son auteur me pardonne cet emprunt.

Appliquez-la avec le plus grand soin et vous en retirerez beaucoup de bien.

Écrire

«Tant que les pattes de derrière fonctionnent il faut avancer.»

Alors encore une fois en avant, pour cette journée de confinement...
À demain, et bien évidemment je vous embrasse. Colette

Le 7 Mai,
Coucou les Ami(e)s,

Arrivant à la fin d'une période inédite, je me demande si pour vous, tout s'est bien passé? Si vous avez su traverser sereinement ce moment qui nous éloigne et nous rapproche en même temps.

De notre côté, je me souviens d'un matin où, après avoir rédigé mon petit mot, contente de moi, je le montrai à mon mari....

- Que penses-tu de celui-là?
- Tu as mis une virgule où il ne fallait pas!
- Comment cela?
- Tu vois bien! Là!
- Tu n'avais qu'à le faire toi, ce petit mot, (et de monter sur mes grands chevaux.)
- Tu me dirais cela pour « trois points ... » Je comprendrais bien! Trois points, c'est du lourd! du sous-entendu... mais pour une petite virgule, en dire tant! Cela ne se fait pas! Je n'accepte pas!
Et patati et patata...

Un signe de ponctuation, comme une respiration avait su déclencher une avalanche de doux mots que je me garde bien de vous livrer là!...
C'était comique et ridicule à la fois de voir que pour un signe de ponctuation on s'était pris la tête ce jour là...

On a fini par en rire tout bonnement....

La petite virgule dans le confinement avait su créer une tempête qui, heureusement, ne dura pas longtemps.
Et pour terminer cette péroration, je vous embrasse avant le point final. Colette

« Être capable de trouver sa joie dans la joie de l'autre: voilà le secret du bonheur.»
G. Bernanos



Colette Chauveau

Écrire

Courriel de Kevin à Estelle

Chère Estelle !

Je ne sais pas où tu es mais je voulais simplement te dire que je pensais à toi. J'espère que tu vas bien malgré cette maudite épidémie de corona virus.

Je continue à travailler dans mon magasin. Pour moi c'est devenu un peu différent : je remplace un collègue qui a exercé son droit de retrait. Je fais toujours du réassortiment, mais suis de temps en temps aussi à la caisse. J'aime bien car, malgré le masque, on peut tout de même avoir des contacts avec les gens. Surtout qu'avec les gants, ce n'est pas facile de rendre la monnaie ! Il y a des clients qui sourient de me voir laisser tomber quelques pièces. D'autres, au contraire, sont furieux ! A un de ces clients de mauvaise humeur, j'ai cru bon de dire que nous avions tout notre temps avec le confinement. Qu'est-ce que j'ai ramassé !

Depuis notre séparation, j'habite chez ma tante Anne. Tu l'aimais bien, tu t'en souviens ? Elle est malheureuse car elle ne peut plus voir ses amis peintres. et sculpteurs. Elle est toujours au téléphone avec eux. Ou même sur Skype. Tu as chargé Skype ou une application similaire ? Dis-moi ça m'intéresse. Quand je lui dis que nous sommes tout de même deux, elle ne me répond pas... Je suis là tout de même ! Et pas seulement pour lui amener ses courses!

En fait, quand je l'écoute (elle parle beaucoup), je vois bien qu'elle a peur. Pas peur de la maladie, non ! Mais peur du temps qui passe, de tous les changements qui arrivent. Voilà: peur d'être obligée de vivre autrement. Peur d'être coupée de ses amis, de ne plus pouvoir aller à des expositions, des fêtes ou des mariages. Elle, elle parle surtout des enterrements. Je la sens quelques fois un peu déprimée.

Malgré tout nous sommes très bien tous deux ensemble. Elle me parle d'art et de peinture. Tu peux pas savoir le nombre de livres qu'elle a, sur les peintres surtout. Elle les a tous lus ! Elle m'en parle et, c'est amusant, il n'est pas seulement question de peinture mais aussi de la vie et des aventures des peintres. Si tu savais ! Quelques uns allaient au bordel ! Et d'autres à l'opéra. Il y en a même dont les femmes étaient peintres aussi ! Ils étaient rarement seuls ! Quand tout cela sera fini, j'aurai bien envie d'aller voir les tableaux, en vrai. Mais aussi les peintres.

Avec tante Anne, nous faisons des belotes, des Scrabble mais elle se sent seule et moi aussi. A part cela, tout va bien !

Donne-moi de tes nouvelles. Je n'arrive pas à imaginer ce que tu fais et comment tu vis. De toute façon, fais attention à toi.

Je t'embrasse.
Kevin

Antoine Rosset, atelier 2060

Écrire

Se souvenir

Confinement d'Outremaine - Journal (Extraits)

A nous croiser régulièrement, nous avons développé un subtil mais efficace vocabulaire météorologique. Comme d'hab, il me salue d'un «fait frais ce matin !» J'aurais dû me contenter du classique «oui» tout en jouant l'observateur éclairé qui scrute le ciel. Et bien non, je me surprends à répondre que ça incitera au respect du confinement.

Malheur, que n'avais-je dit ?

«Moi, le confinement... Ffffte ! On m'empêchera pas de sortir ! Puis j'ai mon avis sur la question !»

Voilà que je suis tombé sur un putain de spécialiste de virologie. Je le relance d'un « Ah ?»

Aussi sec, il affirme «C'est un coup de Macron !».

Quel scoop ! A tout hasard je rappelle qu'il n'y a pas que la France. Argument balayé par un implacable «Dommages collatéraux !». Je veux conclure l'échange par un «Hum, on est mal barré !» Son regard se faisant soupçonneux, je me sens obligé de rajouter qu'il s'agit d'un banal terme de marine. Aussi sec, j'apprends que «la crise finie, «La Marine» elle va tout remettre d'équerre ce bordel de foutoir !» Après cette menace de la grande mutinerie, je préfère lever les voiles en prétextant la petite fraîcheur ambiante.

Déferlement des masques ! Sachant leur goût du commerce et du gain des chinois, tout ça n'est qu'un complot sino industriel pour nous refourguer leurs surplus ! Puis ces chinois qui fabriquent nos masques ne sont pas guéris du coronamachin. Nous payons des milliards pour des masques contaminés. On va tous y passer et l'empire du milieu va devenir maître du monde ! Dire que 007 est peut-être déjà sous respirateur artificiel ?

Cette nuit on a perdu une heure de sommeil mais on a gagné une heure de confinement.

1^{er} avril... L'histoire du virus c'était du bidon ! Ouf ! Non... Poisson d'avril !

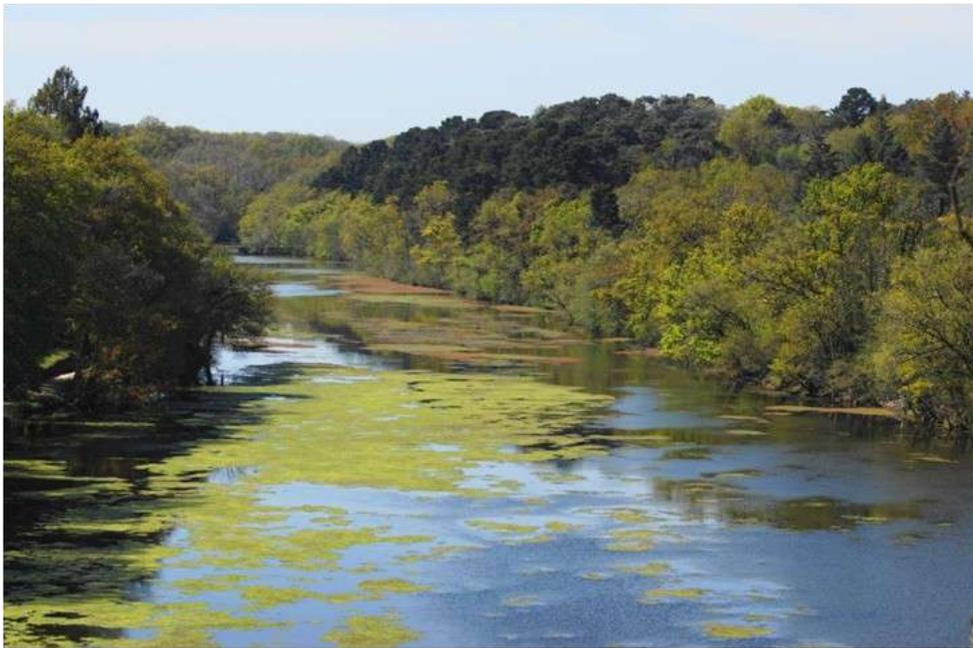
Inspection de l'état-major, notre jeune chef des armées est venu dans notre bonne ville d'Angers. Ici, on fabrique des masques et on n'en est pas peu fiers ! Les chinois n'ont qu'à bien se tenir. On va le dézinguer leur maléfique complot !

Mon village à l'heure virale. La vieille dit qu'à voir ces rues désertes et les files d'attente ponctuant les magasins d'alimentation ça lui rappelle quelque peu sa jeunesse au temps de l'occupation. Je transgresse le km. Ligne de démarcation franchie. Je respire de l'air « libre ». Je rentre après l'heure « du couvre-feu » imposée sur mon « Attestation de déplacement dérogatoire », une appellation qui fleure bon la littérature de notre belle administration française teintée d'un brin d'une bureaucratie sourcilleuse. « Ausweis » en poche, prêt pour d'héroïques sorties.

- A longer le parc Balzac fermé aux rêveries du promeneur solitaire, c'est un festival de petits culs blancs ! Les lapins se foutent carrément de nous. Les canards nonchalants dandinent. Piaillement d'oiseaux débordants de superbe... Bref, le parc, le ciel, le printemps, tout leur appartient désormais.



Écrire



Sans nul conteste, c'est le Pangolin, celui-là même ridiculisé par Pierre Desproges, l'animal préhistorique, inoffensif et pourtant en voie d'extinction qui est à l'origine de ce complot qui bouleverse nos certitudes, remet en cause notre ancestrale et irrévocable suprématie sur le règne animal. Pour une réussite totale, le pangolin n'a transmis qu'un mot d'ordre à son armée des virus : «Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens !» Ni les végétariens, ni les véganes ne seront épargnés.

Jeudi Saint, les cloches s'envolent pour Rome. Est-ce bien prudent? L'Italie de plus?

Dans la queue à la boulangerie, un homme au masque tissu, fabrication artisanale. Tristouille pendouille, son masque est semblable aux slips kangourou de nos trousseaux militaires... Sa chérie a dû le lui fabriquer avec amour.

Mai: Champagne! Mais après 56 jours, faut que je me fasse un sas de déconfinement.

Pierre Boudrand, atelier 2060

Mars 2021... Plein la tête !

Décidément le corps exprime beaucoup d'émotions. En décembre, je me débattais avec des nœuds dans la tête avant de décider où passer Noël pour, au fil des jours, arrêter de tergiverser et choisir deux « Noël »: Noël en Décembre en Bretagne et Noël en Février à Marseille.

Nous voilà le 25 février 2021, alors fêtera-t-on Noël à Marseille ?

Oui, puisque nous l'avons décidé mais dommage, il n'y a pas plus de sérénité qu'en décembre et c'est un peu stressée, un peu la boule au ventre, que je prépare mes bagages. Depuis fin janvier lorsque nous comprenons qu'il y aura une totale liberté de circulation pendant les vacances scolaires nous tranchons: nous irons voir nos enfants à Marseille. Plaisir de se retrouver mais aussi plaisir de rendre service: garder nos petits enfants pendant une semaine et aider leurs parents au moment de leur déménagement dans cet appartement-jardin qu'ils ont déniché avec beaucoup de hasards heureux.

En cette fin février, à l'heure de faire les valises, que nous racontent les infos ?

« Le variant anglais progresse. Il est super-contagieux »

« Les personnes de plus de 65 ans sont susceptibles de développer des formes graves de la COVID »

« Nous allons faire face à une nouvelle vague. Les semaines à venir, début mars, sont décisives »

« Les Bouches du Rhône sont en zone rouge »

« Les rassemblements familiaux sont des lieux de contamination » ...

Il suffit d'allumer la télé vers 18h, suivre l'émission « C'est dans l'air » et les inquiétudes montent. On en prend plein la tête.

Étrange phénomène que l'angoisse du dehors lorsque l'on est tranquillement dans son canapé avec les infos que l'on prend sans nuance. Le monde extérieur apparaît rude, dangereux. Rien de mieux que de se protéger en s'enfermant. Je suis tentée de réagir comme le font certains ruraux qui votent pour des hommes politiques au discours très sécuritaire. Pourtant ils ne vivent pas dans des zones de violence, d'immigration mal maîtrisée, de trafic ... Non, mais ils s'imprègnent d'une peur transmise par les médias... Le monde est dur nous disent les infos, alors terrons-nous, barricadons-nous, éloignons l'étranger !

Si je ne suis pas vigilante, je peux plonger assez vite dans cet état d'esprit de la peur de l'extérieur, de l'inconnu. C'est ce qui m'anime à quelques jours de notre départ pour Marseille à force d'entendre parler de Monsieur le coronavirus SARS-COV-2.

Je m'habitue à décrypter les indicateurs qui, il y a un an, n'étaient connus que des infectiologues et des spécialistes de santé publique. Ils s'invitent si facilement sur les écrans de nos tablettes. Plein la tête de ce nouveau vocabulaire: taux d'incidence, taux de positivité, facteur R de reproduction du virus, tension hospitalière.

Est-ce que je ne bascule pas moi aussi dans ce comportement, fréquent pendant la pandémie, qui est l'art d'affirmer sans être spécialiste, sans maîtriser la complexité d'une situation pour conclure que tous ces indicateurs sont joliment verts à l'Ouest mais bien rouges à Marseille ?

Nous allons quitter notre maison de la campagne angevine, zone verte sur la carte de la pandémie où nos relations sont limitées et souvent timorées, pour nous mêler à la foule des gares, passer presque 6 heures dans un train pour arriver en zone urbaine rouge...

Est-ce kamikaze ?.. Peut-être un peu.

Écrire

Ce sera tellement plus facile si Macron et Castex prennent la décision pour nous. Allez un petit confinement et nous resterons sans arrière-pensée dans notre douillet cocon entre le jardin, la bibliothèque, les chemins de randonnée.

Et non, ils nous laissent libres de décider... Alors éteignons radio et télévision aux heures des infos et partons.

Partons oui, mais avec le virus dans la tête. Il s'y impose !

Nous aurons une exigence, celle du test COVID pour nos enfants. Ils le feront. Je leur fais confiance ...mais ai-je confiance dans ce test antigénique que je suis tentée de qualifier de test de supermarché fait au bord de la route sous le haut parrainage d'un pharmacien. Sans doute mieux que rien mais peut-être n'est-ce qu'une grossière approximation puisqu'il a une valeur à l'instant du prélèvement et il est fiable à 60 % ... Gratuit, rapide et rassurant, ce sont des atouts dont il serait quand même dommage de se priver et il nous exonérera à bon compte de l'exigence de porter le masque en famille même si nous savons que c'est une erreur !

Jeudi 25 février, c'est le départ. Et là tout bascule ... Les inquiétudes s'estompent vite lorsque l'on se mêle à la foule. Tout est serein à la gare d'Angers. Un soleil froid. Tout le monde est masqué. C'est la seule différence avec un quai de gare d'avant la pandémie. Un peu moins de 6 heures d'un voyage tranquille et nous voilà à Marseille. Il est bientôt 19 h et j'ai un sentiment de liberté, de vie normale. L'heure du début de couvre-feu est largement dépassée et pourtant tout est bien actif à la gare Saint Charles, des voyageurs masqués qui vont et viennent, des groupes de jeunes ados discutant comme au temps d'avant. Pas de boule au ventre ici, la vie apparemment sereine continue dans la grande cité !

Nous nous retrouvons à quelques kilomètres de la grande métropole, à Ensues la Redonne, sur la Côte Bleue. Atmosphère de petit bourg tranquillement sous couvre-feu. Pas d'embrassades avec nos enfants. C'est maintenant un réflexe bien ancré et finalement pas si frustrant. Mais peut-on faire autrement que de prendre Louna dans nos bras ? Elle a 9 mois...

Alors masque ou pas masque ? Le raisonnement et la science disent «Masque » mais la vraie vie ce n'est pas cela... Nos enfants sont testés négatifs au COVID, ils considèrent que le risque pour eux est minime et ne craignent pas notre éventuelle contamination durant le trajet et puis nous allons partager de nombreux repas ensemble ... Alors bas les masques. Vivons libres et ne nous privons pas de cajoler la petite Louna au sourire magique, petite performeuse en déplacements glissants sur le ventre, petite fille tellement demandeuse d'attentions même si elle a le nez qui coule en revenant de la crèche !

La semaine de vacances avec nos enfants peut commencer. Il fait bon à l'abri du vent mais bien froid lorsque le soleil ne daigne pas nous offrir ses rayons. Pas de prise de tête, nous serons vigilants pour être au maximum à l'extérieur et pour aérer le plus possible salon, cuisine, chambres...

Mais ce n'est pas si simple. Même tranquillement au bord de la Méditerranée, ce virus nous impose sa loi. Il n'est sans doute pas là mais il est malgré tout là, un peu coincé dans nos têtes. Pourtant ici quasiment pas de radio ou de télé, juste le minimum nécessaire pour entretenir la vigilance.

Nous retrouvons les repères des vacances précédentes, à la Toussaint: le petit port, la plage de sable envahie de troncs d'arbres échoués après les tempêtes de l'hiver, les chantiers qui ont avancé depuis l'automne, les sorties kayak, la ligne de chemin de fer et son pont à écho.

Écrire

Jeudi midi sera notre Noël familial comme nous l'avions programmé en Décembre. La famille est réunie autour de quelques cadeaux symboliques mais le temps ne se rattrape pas, les ambiances ne se recréent pas. Ce n'est pas Noël ! Pas de masques, aucune inquiétude apparente des uns ou des autres puisque les trentenaires avides de lien social ont leur test COVID négatif. Oublie-t-on le virus ? Pas vraiment. En nous imposant de passer un maximum de temps à l'extérieur, d'aérer le plus possible nous sommes le plus souvent dans les courants d'air. J'ai une sensation prégnante de froid que je n'arrive pas à dominer, même collée au radiateur.

Tout doucement ce froid permanent me gêne, me fatigue et un mal de gorge, une petite toux, un petit rhume se rajoutent.

Qu'est-ce que tout cela ?

Il ne faut pas basculer dans la phobie mais je ne peux pas ignorer ce genre de symptômes qui a un petit air de COVID.

Et à nouveau le virus s'impose dans ma tête. Ras-le-bol d'en parler. Ras-le-bol de s'en méfier. Ras-le-bol de ne pas vaquer librement. Ras-le-bol des méfiances qu'il génère. Ras-le-bol d'être cloîtrée à 18h. Ras-le-bol de ne pas faire de projets.

Et ces ras-le-bol divers et variés explosent en dispute, dispute entre la mère et son fils à propos de l'organisation du samedi:

- Samedi nous devons être à Marseille assez tôt, je vais participer au déménagement d'une collègue parisienne qui vient vivre quelque temps à Marseille, explique le fils.

-Vous serez nombreux ? Vous aurez bien un masque ? s'inquiète la mère.

Ce sont les interrogations de trop.

Le fils s'énerve face à sa mère toujours sur le qui-vive. Il laisse aller son trop plein de ressentiments face à ces mois qui passent et qui ne reviendront pas, ces directives qui viennent d'en haut et qui brident sa vie.

- Pourquoi notre génération doit-elle faire tant d'efforts pour protéger des vieux en EHPAD ? Les personnes à risque n'ont qu'à se protéger ! Je suis prêt à prendre plus de libertés parce que choper la COVID à 35 ans c'est pas si grave et au moins une fois que je l'aurai eue, je serai immunisé et l'esprit tranquille !

Oui c'est un cri du cœur que sa mère est prête à partager. Prenons le risque de le choper ce foutu virus et après vive la vie !

Mais quand même... j'aimerais mieux qu'il mette un masque pour son déménagement !

D'autant plus que je n'ai pas une super forme. Les petits symptômes que j'ai ne sont pas bien inquiétants pour l'instant mais...

Pour me rassurer, je prends rendez-vous à la pharmacie du coin pour mon premier test antigénique COVID. Puisque c'est facile, gratuit, sans risque, alors pourquoi se priver ? Au moins j'aurai fait la démarche et découvert ce geste supportable de l'écouvillon dans le nez. Bonne ambiance à la pharmacie du village où les tests se font entre 11h et 13 h . Une petite dizaine de personnes. Beaucoup se connaissent et je comprends que pour certains ce geste médical est une habitude tranquille « J'en ai déjà fait 5 ou 6. J'en fais à chaque fois que mes enfants viennent »... Est-ce aussi simple ?

Prélèvement dans la petite tente en plastique. Petit mélange. Attente de 15 minutes. Résultat négatif. Oui, tout cela est simple et le verdict me met du baume au cœur ! Ce n'est pas le moment de réfléchir à la pertinence de ce diagnostic ultra pragmatique.

Écrire

Vrai ou faux, c'est tout bénéfice: j'ai la morale sauve, je peux vaquer librement puisque les services de santé publique ont décrété que je ne suis pas contagieuse...! Alors l'esprit est un peu plus léger.

Tout le week-end je chercherai un petit coin de chaleur pour limiter le mal de gorge qui dégénère vers le mal d'oreille. Hors de question de renouveler le test COVID à Marseille. Et voilà à nouveau plein la tête de ce virus... Je prends vraiment conscience qu'être positif à la COVID peut vite générer des complications et qu'il est fort tentant pour une personne avec des symptômes légers de ne pas se faire tester pour limiter les règles d'isolement à ce que l'on juge utile.

Je n'ai pas envie que l'administration m'impose de rester dix jours à Marseille alors pourquoi prendre le risque en faisant un autre test ? Risquer d'être bloquée dans le Sud contre le risque de diffuser le virus ? Je prends mes responsabilités: je ne suis pas fiévreuse, les symptômes, sont légers, le test est toujours valide au moment de prendre le train et je suis rigoureuse sur les gestes barrières.



Oui, rigoureuse dans les lieux publics mais en famille ? Une nouvelle fois impossible de vivre la convivialité du dimanche midi avec un masque. Alors malgré les 15 petits degrés de fin d'hiver nous faisons le choix de nous installer dans le jardin.

Bonne méthode pour éloigner la Covid certes mais bonne méthode aussi pour accentuer le mal de gorge, la toux, le mal d'oreille. Je me rassure non ce n'est pas le SARS-COV-2, le test d'il y a 48 heures est négatif et je n'ai ni fièvre, ni courbatures, ni mal de tête...

Tout finalement laisse à penser que ce coronavirus n'est pas venu nous voir même s'il a été le bruit de fond de l'ambiance de ces dix jours marseillais.

De retour en Anjou, nouveau test COVID. Il me faut un droit d'entrée dans la vie sociale car comment

rencontrer mes voisins sans leur créer des inquiétudes si je tousse en revenant de Marseille, après 6 heures de train? Il y a là tous les ingrédients pour faire fuir les plus valeureux des angevins de 60 ans et plus !

Test négatif... Ce n'est pas Monsieur SARS-COV-2 .

Alors, fini d'en avoir plein la tête ? Et bien non... La famille virus est grande et pendant que tout le monde se préoccupe de la star Monsieur SARS-COV-2 et bien un autre petit virus malin qui ne donne pas son nom, passé sans doute par le petit minois de la souriante Louna m'a envahi. Il me laisse en cadeau une double otite séreuse... et réellement plein la tête. Et cette fois ce n'est pas seulement une image !

Marie Hélène Morel, atelier 2300

Chapitre 4

Déserts

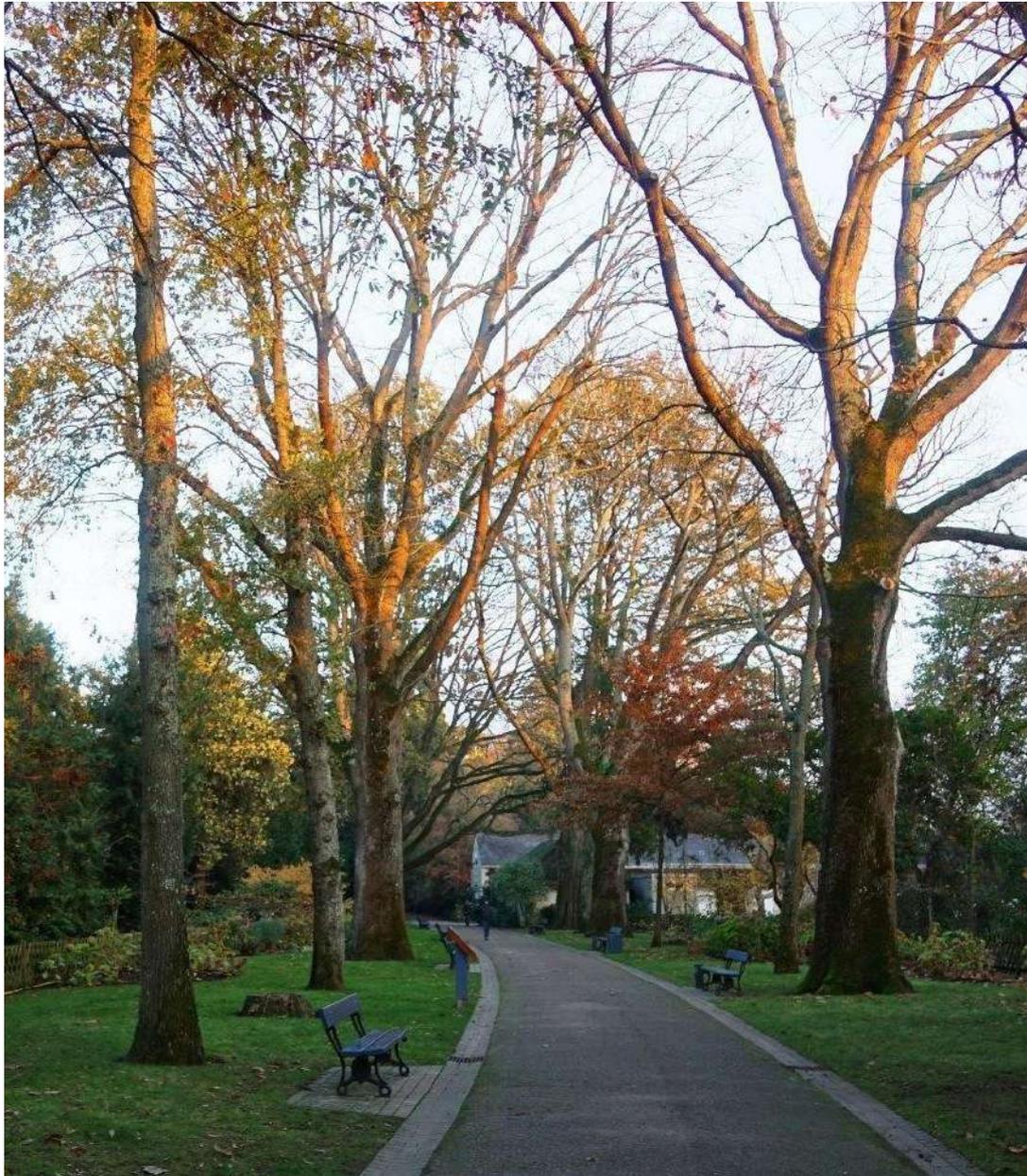


Photo Gilles Dubillot

Déserts

Quelque part en ville

De la fenêtre...

Chaque matin, une fois la toilette faite, le petit-déjeuner pris et l'auxiliaire de vie partie, Suzette se dirige, à pas comptés, vers son poste d'observation. Un fauteuil, installé près de la fenêtre, duquel elle peut voir la rue. Cerise sur le gâteau, Suzette dispose maintenant d'un miroir placé à l'angle du rebord de la dite fenêtre, lui permettant ainsi de voir cette rue dans les deux sens sans avoir à tourner la tête. C'est son fils qui l'a installé, dans un souci de sécurité, pour savoir qui vient sonner chez elle.

- Ah ! Un bon petit gars. Il vient lui rendre visite trois fois la semaine - Avec son travail et sa famille, il est bien occupé.

De cet observatoire, le monde s'offre à Suzette. Enfin son quartier, son monde à elle. Beaucoup de visages lui sont familiers car elle habite là depuis plus de quarante ans. Elle les a longtemps côtoyés et a bien souvent « taillé une bavette » avec eux lorsqu'elle pouvait encore sortir.

Maintenant, certains lui adressent un petit coucou en passant, lorsqu'ils voient sa tête à demi cachée par le rideau. Il y en a bien parfois qui lui font la grimace - Oh ! pas nombreux, ceux-là. Ce sont sûrement des nouveaux dans le quartier, se dit-elle.

La rue, c'est sa télévision, son cinéma. Elle en connaît les comédiens, pour la plupart. Tout au long de la matinée, elle est scénariste et réalisatrice d'un grand documentaire sur le quartier. Chaque jour lui offre l'opportunité d'un nouvel épisode. Lorsque le déroulement ne lui plaît pas ou ne « colle » plus avec ce qu'elle vient d'observer, elle réécrit l'histoire.

Déserts

Depuis quelque temps, Suzette constate que sa rue n'est plus la même. Un silence pesant s'y est installé. Il n'y a plus de voitures et les rares passants qu'elle voit sont pressés. Pourquoi portent-ils un masque ? Que se passe-t-il donc ? La télévision lui renvoie des images qui ne la rassurent pas, hôpitaux bondés, infirmiers et médecins habillés, de pied en cap, comme des cosmonautes. On n'y parle sans cesse d'un nombre croissant de morts, des personnes âgées pour la grande majorité, surtout celles en maison de retraite. Elle se dit qu'elle a bien fait de ne pas y aller. Suzette a bien quelques nouvelles par son fils, mais n'y comprend pas grand-chose à tous ces noms compliqués. Lui aussi porte un masque. Elle ne peut même plus l'embrasser, le prendre dans ses bras. Il s'y refuse pour ne pas la contaminer. Mais la contaminer de quoi ? Il ne paraît pas malade !

Suzette pense que c'est la guerre, d'ailleurs, elle l'a entendu à la télévision. Pas comme celle qu'elle a connue, mais quelque chose de plus sournois. De toute façon avec leurs engins, ça devait bien finir par arriver, pense-t-elle. Dans la rue, deux chiens grognent, se tournent autour en se toisant. Un chat les observe, assis sur l'appui de fenêtre de la maison d'en face.

Un coup de sonnette, un regard vers la pendule. Par le miroir, Suzette voit entrer l'auxiliaire de vie, masquée elle aussi.

Gislain DUFOUR, atelier 2060



Déserts

Voyage en terre inconnue

Ma chérie, voilà quelques nouvelles ! je ne suis arrivée que depuis trois jours, et autant te dire que je suis vraiment très déconcertée et abasourdie !

On ne m'avait rien dit: ils ont maintenu la surprise jusqu'à l'arrivée (tu sais: comme jadis dans l'émission française d'Edouard Bauer) !

Le lieu où j'ai débarqué est agréable, il fait beau et bon, c'est la campagne, et toute la nature est en pleine éclosion.

Mais des surprises, j'en vis en cascades !!! Lis plutôt : je t'en donne un échantillon, pour que tu te rendes compte....

- Première surprise: le silence ! il y a très peu de circulation de voitures, peu de bus en ville. Beaucoup de lieux sont fermés, les cinémas, les cafés, les restaurants, les théâtres. Tout ou presque est à l'arrêt. Les parcs sont interdits.

- Un pourcentage minime de la population travaille... selon quelle organisation ? à tour de rôle ?

- Les écoles sont fermées. Où sont les enfants ? ils ne sont pas dans les lieux publics ni dans les aires de jeux, tout est clos !

- Tout est bizarrement réglementé: si les gens veulent sortir ils doivent s'en donner l'autorisation. Au dehors, ils arborent des masques qui couvrent nez et bouche, et portent souvent des gants. Ils font en sorte de ne pas se croiser, comme si chacun se «promenait» (*c'est un bien grand mot...*) avec un cerceau d'un rayon d'un mètre ou plus à la ceinture. S'ils vont faire des courses, ils se tiennent à distance respectable les uns des autres. Les gens ne se poussent pas. Beaucoup se font livrer légumes et autres produits à domicile.

- Les gens ne se parlent pas (ou c'est rare), et même s'ils se connaissent, ils ne se touchent pas, ni embrassades, ni mains serrées.

- À 20h, heure locale, il y a un rite qui consiste à ouvrir les fenêtres, sortir sur le pas des portes, pour applaudir, ou faire de la musique. Cela dure quelques minutes, puis tout se referme.

Comme je ne parle pas la langue, et donc faute d'explications, j'en suis réduite à des hypothèses : s'agit-il de l'avènement d'un régime politique autoritaire (voire plus), ou bien d'expériences sociologiques temporaires ? Ou encore d'une révolution énergétique ? d'une parade contre un risque nucléaire ? d'une tentative pour freiner le dérèglement climatique ? d'une entreprise mystique de grande méditation ? A l'heure qu'il est, toutes les hypothèses restent ouvertes.

Dès que j'en saurai un peu plus, je te tiendrai au courant.

En tous les cas, c'est étrange, cette sensation à la fois de calme et de qui-vive permanente... que craignent-ils ?

Je suis bien accueillie, mais évidemment sans marque de sympathie, sinon des sourires. Et si on me demande d'où je viens... Que puis-je répondre ? Je viens d'avant...

Déserts

Silence

Que se passe-t-il ? C'est impressionnant, insolite voire même angoissant, surprenant.

Que s'est-il passé ? On se croirait dans un autre monde, un monde virtuel.

Cette rue si bruyante et vivante habituellement se trouve vidée de toute âme, la vie semble avoir déserté les lieux.

Pas une enseigne lumineuse ne clignote, la croix verte de la pharmacie et le logo du tabac se sont éteints.

Les fenêtres aux volets clos veulent nous faire croire que tout le monde dort encore.

Une ville morte !

Cette chaussée pavée n'est sans doute pas la plus animée du village, mais l'étouffer de ce silence pesant ? C'est une blague ? Un poisson d'avril ? Non, samedi les petits vendeurs de muguet arpentaient les trottoirs en effectuant des va-et-vient leur caissette pendue au cou par une sangle de cuir, caissette dans laquelle ils avaient rangé leurs brins de muguet. La fragrance que ces clochettes porte-bonheur laissaient flotter derrière elles m'imprègne encore de leurs effluves printanières.

Donc samedi nous étions bien le 1^{er} Mai et non le 1^{er} Avril ! Si encore j'apercevais, perché sur son élévateur, un cameraman, l'œil collé à son objectif, je penserais "tiens notre rue en vedette, on tourne un film ?" Mais non pas de film !

J'en arrive à regretter le vacarme de mobylettes trafiquées poursuivies par l'avertisseur sonore des gendarmes afin de stopper ces jeunes cyclomotoristes.

Ces ados se persuadent qu'en débridant leur pot d'échappement ils roulent au guidon d'un bolide. Ces détonations leur sont existentielles. Je veux bien faire un effort pour les comprendre mais ils me cassent les oreilles avec leurs pétarades.

Aucun volet ne claque, aucun gamin à courir et à crier en s'amusant de leur propre tintamarre. Je reste sidérée, je ne comprends toujours pas.

J'avance dans une ville morte, une ville issue tout droit d'un film de fiction. Habituellement cette petite rue est si vivante ! Ça bouge, ça crie, des fenêtres ouvertes s'échappe le refrain des derniers tubes à la mode. Certains s'essayaient même aux vocalises, c'est parfois drôle. Même les chiens se sont calfeutrés ; au moins aujourd'hui je peux marcher ailleurs que sur le trottoir sans craindre leur déjection ! Et j'ai l'air malin à trimballer mon petit sac contenant les cubes de pain dur que je pensais offrir aux pigeons. Ils sont futés ces coquins, on dirait qu'ils me reconnaissent. Dès que j'arrive à proximité de l'église gothique, bel édifice entre parenthèses, j'aperçois ces volatiles juchés sur les monstrueuses têtes des gargouilles. C'est alors qu'ils prennent leur envol, quittent leur promontoire et siègent, groupés sur un coin du parvis. Et là rien, rien de rien, ni pie ni corbeaux ni pigeon ! Où sont-ils ? Ils m'amusent tant quand ils piaillent et attaquent les corbeaux dès que ceux-là viennent chaparder un peu de pitance !

Curieusement, le silence me pèse et m'apaise, m'opprime et me rassérène. Je suis perdue, tout en contradiction, ou c'est l'un ou c'est l'autre ! Enfin ! Pas les deux à la fois ! Bon ! allez savoir, le monde et ses mystères !

Déserts

Quel rêve bizarre j'avais fait cette nuit-là !

Il aura fallu cette "rencontre avec Covid 19" pour me le remettre en mémoire.

Cet enfermement imposé, agrémenté de moult conseils d'hygiène, de prudence, de précautions à mettre en place, finit par être pesant.

Cette situation m'intrigue par sa similitude avec un vécu que je ne situe pas, tout en étant persuadée avoir connu l'expérience de ce lourd silence, de cette mise à l'écart obligatoire.



Est-ce le récit de mes

parents ou grands-parents racontant la pandémie de la grippe espagnole ? Non impossible ! Ce ravage avait eu lieu en 1918 et 19, mes parents eux-mêmes n'étaient pas nés, leurs souvenirs n'étaient donc construits que sur les rapports connus des générations précédentes. Et quand bien même ils me l'auraient seriné, ce récit, maintes et maintes fois, je ne peux pas avoir gardé en mémoire ces moments de confinements.

Il faut que je cherche, que je comprenne.

Les commerces fermés, sauf les alimentations, le silence de la départementale qui ne laisse plus son bitume se réchauffer sous les roues des nombreux ouvriers partant habituellement au travail. S'affubler d'un masque dès que nous sortons, avec en poche une attestation remplie et signée sur l'honneur indiquant la raison de cette escapade.

Seule la nature petit à petit reprend ses droits.

Dans mon jardin, les oiseaux chantent à tue-tête en s'abreuvant de l'eau que je leur offre chaque matin. Depuis des semaines et des semaines nous devons rester le plus possible isolés, "cloîtrés" dans nos maisons. Situation anxieuse qui verra très certainement se développer des pathologies dues à la peur, à l'isolement, qui rappelle aussi l'absence de ceux qui ne sont plus là pour partager ces difficiles moments.

Et puis voilà que tout à coup les images se superposent !

Je revois cette rue morte, l'église sans ses volatiles juchés sur les gargouilles et attendant mes croûtons de pain, les enseignes éteintes...

La voilà, la ressemblance !

Mais oui, j'avais oublié ce cauchemar.

Jeannette Le Gars , atelier 2060

Déserts

En Anjou

Le temps suspendu

Etrange saison angevine
Qui réinvente le printemps
Dans ma rue mauve de glycines
Plus rien ne passe que le vent

Un merle chante et j'imagine
Les jours sont devenus si lents
Etrange saison angevine
Qui réinvente le printemps

Réalité aux airs de ruine
Même l'horloge oublie le temps
Qu'un silence si long suspend
Mi-sauvage mi-citadine
Etrange saison angevine

Marc Lemieux , atelier 2050



Déserts

Angers, le 24 avril 2020

Matin
Je lave mon bol
En vie

Que de jours passés ! En confinement depuis le 17 mars, jusqu'au 11 mai au moins, a dit notre président.

Temps suspendu
Écossant les petits pois
je compte les jours

On n'a plus besoin d'agenda. Tout est annulé: les sorties, les cours, les RV... On n'a jamais vécu avec autant de temps libre, sans aucune obligation. C'est en même temps extraordinaire, jouissif, mais aussi inquiétant...

Me sauve ces jours-ci la beauté du monde.

Que la ville, déserte et silencieuse dans la lumière, est belle. Le plaisir à la regarder m'interroge, en cette période de pandémie; est-il "moral" de se réjouir quand tant de gens souffrent dans les services de réanimation, que tant de gens souffrent de solitude, de pauvreté, dans le monde.

Entre pétales de rose
et feuillets d'ardoises
Vague à l'âme

Derrière les hauts murs du château, conservée, défendue en place forte, repliée dans l'ombre du musée fermé: la tenture de l'Apocalypse. Combien de fois suis-je allée m'y "abîmer"! et là, c'est pour nous, pour notre génération, aujourd'hui même, et dans le monde entier, que sévit la pandémie, qui sera sans doute, c'est sûr, suivie de multiples autres calamités, comme la famine, les révoltes, ou des guerres...

Ville confinée
De l'azur une plume
d'hirondelle

Les voyageuses sont arrivées à notre fenêtre, des hirondelles de rivière qui vont chercher la vase de la Maine, au bas de la rue Plantagenêt. Elles retrouvent et restaurent leurs nids bloqués dans la chevelure des têtes sculptées qui ornent le linteau de chaque porte-fenêtre. En matinée, on les voit nombreuses tourner en trissant entre tous les immeubles du carrefour Rameau.

Depuis le balcon
dans l'azur avec toi
légère hirondelle

Déserts

Me sauve aussi de la tristesse du confinement la promenade quotidienne d'une heure, en solitaire.

Les magasins sont fermés, et les vitrines bloquées sur Pâques - déjà passé maintenant - me laissent sidérée. Les cafés où je vais écrire parfois sont fermés aussi: les terrasse de la place du Ralliement, ou ces petits cafés cachés dans des cours: le Boudoir rue d'Alsace, ou le Oneway de la galerie rue des Lices.

Confinement
La glycine en bourgeon
par-dessus la grille

Je passe devant les jardins fermés au public; je contemple à travers les grilles, dans le jardin des Plantes, le jardin des Beaux-Arts, ou celui de la préfecture, le silence des allées désertes et surtout les magnifiques floraisons, pour personne, des azalées, des rhododendrons. Ici et là, avec mon ciseau, je fais de petits larcins pour mes compositions d'ikebana.

Un lys unique
dans le vase céladon
Thé vert léger

Quand je ne marche pas, je lis le Dit du Genji près d'une baie ouverte, dans la lumière et l'air doux. Je lis l'œuvre dans la collection Diane de Selliers, avec les nombreuses illustrations artistiques (paravents, rouleaux, éventails..) qu'à toutes les époques depuis le XI^e siècle, ce chef d'œuvre a suscitées.

On m'avait offert cet ouvrage et je le gardais pour "quand je serai malade, ou vieille et impotente". C'est maintenant que je le lis, en ce printemps si étrange.

Émergeant du livre
retrouver l'impensable
pandémie mondiale !

Et chaque soir, en m'endormant, je prie pour des jours meilleurs :

Légère hirondelle
sans souci de la pandémie
dis-nous comment faire ?

Petit nuage blanc
dans le ciel tout bleu
viens nous laver

Monique Leroux Serres

Chapitre 5

Espoir



Photo Gilles Dubillot

Espoir

Rondel

silence du monde les heures s'égrènent
quand malgré nos murs le chant d'un oiseau
emplit le silence ailleurs nous emmène
sous l'horizon noir vient l'herbe des mots

si près et si loin le croquemitaine
avance à bas bruit sème son chaos
tous nous subissons cette quarantaine

regardant dehors le printemps nouveau
la douceur du ciel est douce géhenne
que deviendrons-nous sortis du caveau
restent les leçons de toutes nos peines
les trous du poème quelques chants d'oiseaux

Annick Dandeville, animatrice, atelier 2050



Espoir

Petite graine

Petite graine, jolie graine
Voudras-tu vivre cette année
Même si le monde est en peine ?

Je t'ai semée, je t'ai choyée
Petite graine, jolie graine
Vois ! Le printemps est arrivé
Même si le monde est en peine
Tu vas grandir, je vais t'aider.

Petite graine, jolie graine
Accompagne-moi vers l'été
Même si le monde est en peine
Tu vas fleurir, dis ? S'il te plaît...

Françoise Jaunay atelier 2050



Le temps des cerises – Version 2020

Ce sera bientôt le temps des cerises
Que l'on attend tous avec gourmandise
Avez-vous en tête-ête
Burlat, bigarreau, petite griotte,
Ces noms si charmants qui font saliver
Des pendants d'oreilles, pour les jeux d'enfants,
Au temps des cerises, la joie nous attend.

Il sera bien long, le temps des cerises
Si nous demeurons toujours confinés
Mais gardons en tête-ête
Que beaucoup d'humains vont quitter la fête
Où nous aurions tous, pu nous rassembler
Qu'ils soient blancs ou noirs, ils vont nous manquer
Ces grains de poussière, de l'humanité.

La vie reprendra au temps des cerises
Mais pourra-t-on faire toutes les bêtises
Que l'on a en tête-ête
Sortir, faire les fous et bien sûr la fête
Crier, rigoler, pouvoir s'embrasser
Après tous ces jours vécus enfermés;
Prenons rendez-vous pour nous retrouver

Nous repenserons au temps des cerises
Dans un air léger, une douce brise
Nous aurons en tête-ête
La valse à mille temps et les bals musette
Le jazz et le rock, et le madison
Et nous chanterons pour qu'enfin résonnent
L'amitié, l'amour et la liberté.



Marcel Garreau

DEMAIN, retrouvons nos écrits et tournons la page

Tourner la page du dernier livre acheté en librairie,
Tourner la page du cahier de l'écolier, heureux de retrouver sa classe,
Tourner la page du menu de cette brasserie,
Tourner la page, enfin, de la vie, retrouvée avec les autres, au dehors.

Marie-Anne DUTIN

La nature retrouvée

DEMAIN, retrouvons la nature proche.

Le muguet 2020 est déjà fané, comme ce premier mai non partagé. Des drapeaux du 8 mai vont rester roulés.

Mais demain, n'est pas fait pour s'enfermer au même degré. La nature est trop belle à regarder. Oui, demain, on repartira sur les chemins à bicyclette. Sur les plages abandonnées, nous pourrons à nouveau marcher, les respecter et célébrer coquillages et crustacés. La beauté du monde nous entoure partout; les rivières angevines ont retrouvé leur lit d'été. Les derniers cygnes, de passage, vont nous quitter. Mais des cigognes se sont arrêtées récemment en pays segréen.

Prenons le temps de regarder attentivement la nature sans aller bien loin. La vie est partout.



Joël Papin

Table des matières

Éditorial: page 2

Sommaire: page 3

Chapitre 1 : Vécus de la Pandémie pages 4-16

Trois générations :

Hors-cadre, *Martine Quéchon, atelier 2050*

Le couvre-feu, *Joël Papin*

Ces jeunes-là, *Michel Lollier, atelier 2065*

Colère:

Le printemps des masques, *Philippe Michotte, animateur atelier 2065*

S'en sortir, *Philippe Cotteverte, atelier 2050*

Zénitude :

Temps suspendu, *Jean-Baptiste de la Bretèque, atelier 2100*

Deux vies et plus, *Lulu Bossé, atelier 2060*

Humour :

Bientôt le D-Day, *Catherine Alix, atelier 2060*

Couronne à Vénus, *Liliane Chaillou, atelier 2100*

In fine, *Christophe Navellou, atelier 2100*

Chapitre 2 : Tragique pages 17-22

Coronavirus mars 2020, *Françoise Cann, atelier 2050*

Hommage aux professionnels de soins, *Jeannette Le Gars, atelier 2060*

Chasse, *Jean-Paul Picot, atelier 2060*

Je t'applaudis, *Monique Germain-Rossard, atelier 2060*

Chapitre 3 : Écrire pages 23-35

Prendre la plume :

Étymologie inventée, *Bernadette Humeau, atelier 2100*

Mot inventé, *Jean Dominique de Joannis, atelier 2050*

Écrire aujourd'hui, *Jocelyne Renou, animatrice atelier 2060*

Messages :

On pense à vous, *Colette Chauveau*

Courriel de Kevin à Estelle, *Antoine Rosset, atelier 2060*

Se souvenir :

Confinement d'Outremer – Journal (Extraits), *Pierre Boudrand, atelier 2060*

Mars 2021 plein la tête, *Marie Hélène Morel, atelier 2300*

Table des matières

Chapitre 4 : Désertspages 36-44

Quelque part en ville :

De la fenêtre, *Gislain Dufour, atelier 2060*

Voyage en terre inconnue, *Mado Frikache, atelier 2060*

Silence, *Jeannette Le Gars, atelier 2060*

En Anjou :

Le temps suspendu, *Marc Lemieux, atelier 2050*

Angers, le 24 avril 2020, *Monique Leroux-Serres*

Chapitre 5 : Espoirpages 45-49

Rondel, *Annick Dandeville, animatrice atelier 2050*

Petite graine, *Françoise Jaunay, atelier 2050*

Le Temps des cerise-version 2020, *Marcel Garreau*

Demain, *Marie Anne Dutin*

La nature retrouvée, *Joël Papin*

Photos :

Gilles Dubillot, animateur atelier photo 5010-5020,

Joël Papin,

Catherine de Parcevaux,

Étienne Brémont, atelier 5010-5020



www.angers.fr

DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE

anjou

UATL-ECA n° SIRET 433 449 097 00016

À l'hôtel de Lancreau – 14, rue Pocquet de Livonnières - 49100 ANGERS

Tél. 02 41 88 96 41 – Site : www.uatl-eca.fr

CONTACT hors série Journal des adhérents de l'UATL-ECA

Contact@uatl-eca.fr

Directeur de la publication: Eric HENRY

Mise en Page : Jocelyne et Alain DENIS

Tirage: 1000 ex. imprimerie numérique Saxoprint

Dépôt légal septembre 2021

Utopie A Tirage Limité

Un jour un corona la piqua

Savez-vous ce qu'il arriva?

Ce fut corona qui creva.

Quand les autres le surent

Ils se dirent : « fuyons, c'est plus sûr ! »

Elle qui vit à Angers

N'y allons pas, trop de danger !

Et de l'UATL

Vite ! « Décampons à tire d'ailes! »

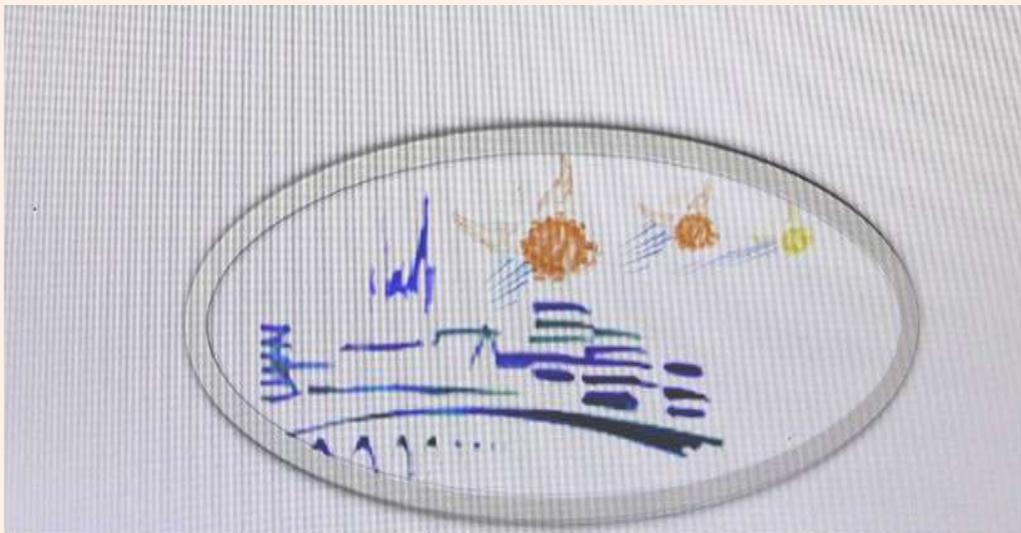
C'est un drame national

Et je devrais me taire :

(.....)

Mais il n'est pas banal

De pasticher Voltaire.



Jean Philippe Neri Françoise Desagnat